Lisez "SPARTACUS"

Directeur : René LEFEUVRE — 2 francs le CAHIER MENSUEL

PREMIERE SERIE

(**Prix spécial** — 16 fr. franco)

N° 1 — **Victor Serge :** 16 fusillés à Moscou.
N° 2 — **Rosmer et Modiano :** Union Sacrée 1914-193...
N° 3 — **Prader :** Au secours de l'Espagne Socialiste.
N° 4 — **Rosa Luxembourg** : La Révolution russe.
N° 5 — **M. Pivert, Hérard Modiano:** 4 discours et un programme.
N° 6 — **A. Prudhommeaux :** Catalogne 1936-1937. L'anarchisme en Espagne.
N° 7 — **Marcel Ollivier :** Le Guépéou en Espagne. Les Journées sanglantes de Barcelone (1 fr.).
N° 8 — **Victor Serge :** Lénine 1917 (3 Francs).
N° 9 — **Paul Lapeyre :** Révolution et contre-révolution en Espagne (1 Franc.).
N° 10 — **Marceau Pivert :** Action directe contre le fascisme et la guerre (1 fr. 50).
N° 11 — **Katia Landau :** Le Stalinisme en Espagne.
N° 12 — **Romain Rolland :** Trotsky - Gorki : La duperie sanglante de l'Union sacrée.

DEUXIEME SERIE

N° 13 — **Camille Berneri :** Guerre de Classes en Espagne.
N° 14 — **Gustave Dupin :** Comment on prépare la guerre.
N° 15 — **Jacques Perdu :** La Révolte des Canuts de Lyon (4 fr)

CONDITIONS SPECIALES POUR LA DIFFUSION

FRANCE : 1 br. : 2 fr. 25 ; 5 br. : 8 fr. 50 ; 10 br. : 16 fr. 50 ; 25 br. : 37 fr. 50 ; 50 br. : 67 fr. 50 ; 100 br. : 120 fr. — 10 collections 1re *série*, 130 fr. AUTRES PAYS, 15 % en plus.

ABONNEMENTS COMBINES *MASSES-SPARTACUS* :
1 an *Masses* + 1re série *Spartacus* (12 br.) : 45 fr. au lieu de 50 fr.
1 an *Masses* + 1re et 2e séries *Spartacus* (dont 12 br. parues) : 60 fr.
J. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris-5e. C. Chèques postaux Paris 633.75
(Voir primes pour abonnements à *Masses* en page 2 de couverture)

LE SERVICE DE LIBRAIRIE DE « MASSES »
vous offre quelques bons ouvrages à prix réduits :

La **Collection** complète de la Revue « **NOUVEL AGE** »
12 numéros d'une valeur de 120 francs, franco : **30 francs.**
(Henry POULAILLE, PEISSON, DABIT, GIONO, etc. etc.)

Cinq grands livres d'ELIE FAURE

Montaigne et ses 3 Premiers nés.
Les Constructeurs.
Regards sur la terre promise.
L'Arbre d'Eden.
Méditations catastrophiques.

ensemble et franco (au lieu de 60 francs) : 35 francs

Cinq bons OUVRAGES PAYSANS

Léon Gerbe : Amblard et la Solitude.
Emile Guillaumin : Panorama de l'Evolution Paysanne.
H. Hisquin : Plaisir des Paysans.
Jules Reboul : La vie de Jacques Baudet.
Neel Doff : Une fourmi ouvrière.

ensemble et franco (au lieu de 55 francs) : 30 francs

Les trois colis ensemble : 90 francs

7e Année - Nouv. série - Mensuel N° 2 FEVRIER 1939 - 3 fr.

MASSES

Menaces et espoirs.
Le fascisme à Wall-Street.
René Lefeuvre : Spartacus 1919-1939.
Paul Bénichou : C'est pour Dieu.
Jean Jacquot : Réalité et imagination.
A. Patri : Lénine et la dialectique de Hegel.
Jacques Perdu : Psychologie du néo-bolchevisme.
Julien Coffinet : L'Etatisme et le Capitalisme.

Trois lettres inédites de Victor Hugo.
Edouard Peisson : La lettre de Jean Giono aux paysans.

CHRONIQUES

Michel Fernet : Au cinéma : La propagande indirecte.
Marc Bernard : Bilan du théâtre II.

A TRAVERS LIVRES ET REVUES

Charles Vincent : Les Jésuites ou la science de la Contre-Révolution, par A. Ridley. — **Paul Miray** : Adolf Hitler, par Konrad Heiden. — **Lucien Martin** : La science des Hormones. — **A. Topel** : Le Pain des pauvres. — **Paul Bénichou** : Combat. — **Jacques Perdu** : Le Crapouillot ; Septembre 1938. ; Essais et combats. — **René Lefeuvre** : Revision.

MASSES
Revue mensuelle

Directeur :
René Lefeuvre
15, rue de la Huchette, Paris (5e)

Adresser la correspondance à J. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris (5e).

La Rédaction reçoit le premier et le troisième jeudi du mois, 140, Bld. Saint-Germain, de 5 h. à 7 h.

ADMINISTRATION
Librairie J. Thomas,
6, place Barbès, Agen (L.-et-G.)

C. C. P. **Masses,** 6, Place Barbès, Agen — 152.94 Bordeaux.

Abonnements :	1 an	6 mois
France.	30 fr.	16 fr.
Etranger...	45 fr.	25 fr.

HENRY POULAILLE

PAIN DE SOLDAT

Roman

I. Pain de soldat
Un volume de 500 pages. 24 fr.

II. Les Rescapés
Un volume de 350 pages. 24 fr.

GRASSET

Tous les volumes achetés chez nous seront signés par l'auteur.

PRIMES OFFERTES A NOS ABONNÉS:

10 fr. de brochures **Spartacus.**

Une fourmi ouvrière, de Nel Doff.

Copains, de Chpilevsky.

Les Hommes du 1905 **Russe,** de Matvew.

Engels : Ludwig Feuerbach.

Marc Bernard : Les Journées ouvrières des 9 et 12 Février 1934.

Et les numéros spéciaux du Crapouillot:

L'Anarchie, par Victor Serge, J. Bernier et A. Croix.

Le Vatican, par Ray. A. Dior.

Le crime et les perversions sexuelles, par le Docteur R. Allendy.

Au prochain Numéro

Victor Serge : Puissance et limites du marxisme.
Jacques Perdu : Corporatisme et corporations.
Gina Bénichou : Autorité et privation.
Lucien Martin : Les fondements pseudo-scientifiques du National-Socialisme.
S. Rubak : Les couches moyennes et la révolution.
Charles Vincent : Histoire de l'Armée Rouge.
Les Hommes et les œuvres. — A Travers livres et revues.

ASSOCIATION
LES AMIS DE SPARTACUS
8, Impasse Crozatier
75012 PARIS

MENACES ET ESPOIRS

Ceux qui voyaient dans les accords de Munich le début d'une ère nouvelle de paix en Europe, doivent aujourd'hui abandonner cette illusion. Non que la guerre soit à nos portes comme on se plaît à le dire à la veille de chaque crise internationale, mais les événements montrent que la voracité impérialiste des tenants de l'Axe ne connaît pas de limites, et qu'il faut s'attendre, les problèmes de la veille étant à peine résolus, à subir de nouvelles exigences plus fortes que les précédentes. Le recul de la France en Europe, son repli sur elle-même, s'ils ont atténué temporairement les heurts, n'en ont pas moins encouragé des convoitises impatientes de s'assouvir.

On ne peut prévoir le sort qui sera fait aux revendications italiennes ni dans quel sens évoluera la situation au cours des prochains mois. Ce qui fait espérer une issue pacifique de cette crise, c'est la faiblesse irrémédiable de l'Italie comme puissance industrielle, la peur certaine que le fascisme a de la guerre, et la crainte non moins grande des milieux dirigeants franco-anglais devant les aléas politiques et sociaux d'une conflagration générale. La peur de la Révolution est le commencement de la sagesse et nous n'en sommes plus au temps où les impérialismes pouvaient s'entre-déchirer impunément, c'est-à-dire sans que soient ébranlées les assises de leur domination. L'Histoire de ces dernières années montre au contraire que le conflit fondamental de la Révolution et de la Contre-Révolution s'étend à tous les domaines de la politique et exerce une influence déterminante sur la solution des crises internationales.

Cependant le bruit de bottes, le fracas des armes et les clameurs guerrières dont le Monde retentit, n'en constituent pas moins une réalité inquiétante. En ce qui concerne la France, le surarmement tend à nous imposer une économie de guerre où viendront s'ensevelir les dernières libertés dont nous jouissons. Tout sacrifice consenti au militarisme se double d'un serrage de vis général. Les « nécessités impérieuses » de la patrie en danger commandent la discipline intérieure, l'abnégation des masses et frayent la voie à la réaction politique. Le Parlement n'est plus qu'une chambre d'enregistrement ; son rôle dans les affaires publiques va s'amenuisant sans cesse. Et les partis de gauche, loin de résister à cette évolution la favorisent au contraire en jouant sans réserves le jeu du réarmement et de la militarisation du pays. Souhaitons-leur de ne pas être les premières victimes de la nouvelle paix armée.

Pour le moment, les redoutables inconnues de la guerre, en même temps qu'elles sont de nature à modérer, malgré toutes les rodomontades, les ardeurs belliqueuses des impérialismes, rendent

plus difficile, par l'obsession du danger extérieur, toute entreprise trop ambitieuse de la réaction et du fascisme à l'intérieur. De l'excès même du mal naissent quelques éléments de répit accrus par les craintes et les hésitations des classes dirigeantes dans tous les domaines. Il ne faut pas en négliger l'importance, dans une époque où le temps travaille vite et où la frénésie même des dictatures trahit leur faiblesse foncière.

La note la plus sombre est donnée, dans l'ensemble de la situation européenne, par les succès des troupes italo-franquistes en Catalogne. Les défaites de la République espagnole, fruits de la trahison des successifs gouvernements de front populaire à la cause de l'antifascisme, ne peuvent manquer d'être ressenties cruellement par tous ceux qui gardent, au milieu de l'abjection envahissante du fascisme, quelque amour de la liberté et quelque espoir dans un élargissement de la condition humaine. En Espagne comme ailleurs, la complaisance générale du monde bourgeois pour le fascisme lui aura facilité le succès. Il serait vain de croire que ce succès puisse servir de préface à un règlement durable des différends impérialistes. Dans les inassouvibles revendications fascistes, ce sont les contradictions insolubles des secteurs les plus ravagés du monde bourgeois qui s'expriment. Les dictateurs font la vie dure à leurs confrères mieux pourvus, qui les suivent à grand peine et à grande terreur dans leur course à l'abîme sans oser leur vouloir du mal. Mais c'est le monde bourgeois tout entier que les faux géants faméliques du fascisme pourraient conduire avec eux à la faillite, le jour où leur jeu deviendra impossible. Il n'est pas exclu que cette faillite devance, plutôt que de la suivre, l'épreuve sanglante de la guerre. C'est dans cette perspective, et dans cette perspective seulement, que devrait s'orienter l'action antifasciste.

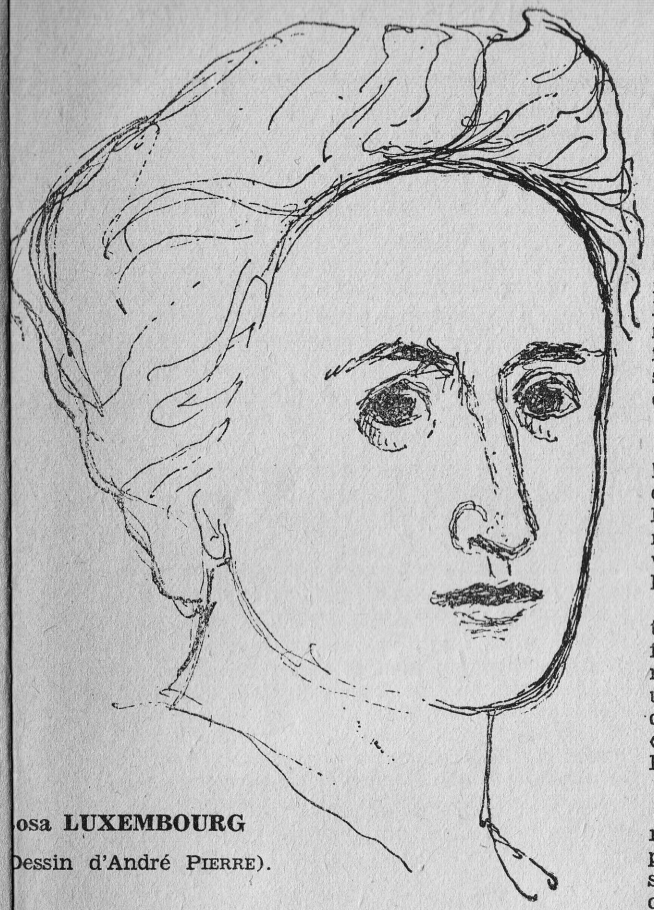
MASSES.

UNE EXCELLENTE FORMULE...

permettrait le recrutement de nombreux abonnés.

En nous envoyant 50 francs et 5 adresses d'abonnés possibles, nous leur ferions le service de quatre numéros.

Il ne leur resterait à chacun d'eux qu'à verser 20 francs pour continuer à recevoir MASSES et choisir leur prime.



osa **LUXEMBOURG**

Dessin d'André PIERRE).

SPARTACUS

1919-1939

Il y a 20 ans, grâce aux autos blindées et aux munitions retrocédées à la République socialiste allemande par la démocratie française, l'insurrection spartakiste était noyée dans le sang.

Du fond de la prison où l'avait conduite sa lutte contre la guerre, Rosa Luxembourg réussit à faire entendre ses cris de révolte et de libération, les lettres de Spartacus.

Karl Liebknecht fut interné dans une maison de force après avoir réussi à mettre sur pied, à Berlin, une grande manifestation qui fit retentir les cris de « A bas la guerre ! Vive la Révolution ! »

Les grèves et les mutineries se succédaient, puis vint la débandade sur le front ouest et l'écroulement de l'Empire. L'heure de la paix et du socialisme allait sonner. La révolution russe n'avait-elle pas montré le chemin ? Les Spartakistes haranguaient les soldats revenant du front. Les voix de Karl et de Rosa enflammaient les cœurs, galvanisaient les énergies. Tandis que le gouvernement « rouge » d'Ebert Scheidemann était en pourparlers avec les spartakistes et feignait d'accepter en partie leurs revendications, il rassemblait des mercenaires, officiers licenciés et lie de la population, pour défendre l'ordre bourgeois. Il manquait un chef suprême pour la boucherie. Noske a rapporté dans un livre comment il se proposa : « Dans une excitation assez vive, car le temps pressait et nos gens, de la rue, appelaient pour avoir des armes, on tenait conseil chez Ebert. J'exigeai qu'on prit une décision. Quelqu'un répondit : « Eh bien, fais toi-même la chose ». C'est alors que je pris une rapide décision : « Soit ! L'un de nous doit être le chien sanglant. Je ne recule pas devant la responsabilité ». Reinhardt déclara qu'il n'en attendait pas moins. Par une décision verbale du conseil, des pouvoirs très étendus me furent confiés pour ramener l'ordre à Berlin ».

Quelques jours après, Spartacus était noyé dans le sang.

« Je mourrai un jour à mon poste, dans un combat de rues ou en prison »... Les sombres jours de janvier voyaient se réaliser le destin de Rosa Luxembourg. Karl et Rosa, hérauts et guides du prolétariat allemand, lâchement assas-

sinés allaient retrouver dans le même champ de repos les matelots de Kiel massacrés au château Royal, les assiégés du Vorwaerts, 15.000 victimes anonymes d'une lutte désespérée pour la liberté et pour le pain.

*
* *

La Révolution de Spartacus nous est particulièrement proche par l'époque où elle a eu lieu; par la similitude de notre milieu social et de celui qui lui a servi de terrain et le caractère profondément humain de ses immortels protagonistes, Karl et Rosa. Nous nous efforcerons d'en sauvegarder la dure leçon. Nous gardant de désespérer, nous dirons avec Rosa Luxembourg, le jour de la défaite, veille de sa mort, le 14 janvier 1919 :

« Seules les défaillances pitoyables sont mortelles, toute défaite héroïque devient la source vivante des énergies de classe pour le prolétariat international tout entier...

« Comment apparaît la défaite de cette fameuse « Semaine de Spartacus »? Est-ce que ç'a été une défaite de l'audacieuse énergie révolutionnaire et de l'insuffisante maturité de la situation ? Ou bien au contraire, une déroute de faiblesse et de tiédeur dans l'action ?

« Les deux ! Le caractère à double face de cette crise, la contradiction entre l'attitude pleine de force, décidée, offensive, des masses berlinoises et l'indécision, la timidité, le manque de conviction des chefs berlinois est la caractéristique particulière de cet épisode le plus récent.

« La direction a avorté. Mais la direction peut et doit être créée par les masses et sortir des masses. Les masses sont le facteur décisif, elles sont le rocher sur lequel la victoire finale de la révolution sera édifiée. Les masses étaient à la hauteur elles ont fait de cette « défaite » un chaînon de ces défaites historiques qui sont l'orgueil et la force du socialisme international. Et à cause de celà, c'est de cette « défaite » que fleurira la victoire prochaine.

« L'ordre règne à Berlin ! » O bourreaux stupides ! Votre « ordre » est construit sur le sable. La révolution se dressera demain dans toute sa hauteur avec fracas, et à votre terreur elle annoncera avec toutes ses trompettes : J'étais, je suis, je serai ! ».

René LEFEUVRE.

◈ ◈ ◈

La liberté réservée aux partisans du Gouvernement, la liberté pour les membres d'un parti, si nombreux qu'ils puissent être, n'est pas la liberté. La liberté n'est rien pour personne, si elle n'est pas la liberté de celui qui pense autrement. Il ne s'agit pas là d'un fanatisme de « justice », mais bien de tout l'immense pouvoir d'enseigner, de purifier et de guérir qui s'attache à la liberté politique, et qui est voué à disparaître, lorsque cette liberté devient un privilège...

Il faut à la révolution sociale le torrent de la vie écumante et sans limite, pour trouver les millions de formes nouvelles, d'improvisations, de forces créatrices, de critiques salutaires dont elle a besoin pour, en fin de compte, se dépasser toujours elle-même, corriger elle-même tous ses faux-pas.

Par dictature du Prolétariat, nous entendons la vie publique élargie au maximum, la participation la plus active et la plus illimitée des masses à toute l'administration de la Société.

(Eté 1918). **Rosa LUXEMBOURG.**

Le Fascisme à Wall-Street

Un de nos amis d'Amérique nous envoie la traduction d'un éditorial paru le 24 décembre, dans le grand hebdomadaire américain « Te Nation », *et qui nous paraît renfermer des informations intéressantes sur l'état d'esprit des classes dirigeantes américaines. On y verra que les Etats-Unis ne sont pas aussi entièrement à l'abri qu'on le pense de la contagion fasciste. Les mêmes causes produisent en Europe et là-bas les mêmes effets dans les cerveaux de la bourgeoisie réactionnaire. Il sera curieux de voir combien les fascistes d'outre-Atlantique ressemblent à leurs congénères européens.*

Le monde des affaires paraît être divisé en deux camps. L'un serait prêt à se réconcilier avec le New-Deal, à accepter des compromis avec lui et à travailler, dans le cadre de notre système démocratique, pour modifier ou saboter les réformes. L'autre, au contraire, devient de plus en plus férocement conscient de ses intérêts de classe et de la parenté qui le lie aux forces fascistes du dehors, dont il est prêt à introduire les méthodes aux Etats-Unis. Cette division entre capitalistes américains se reflète, sur le terrain politique, dans la lutte qui est menée actuellement au sein du parti républicain entre les intransigeants et les pâles, très pâles libéraux.

Nous trouvons dans la presse la même scission. La « Tribune » de Chicago et le « Hérald Tribune » de New-York peuvent servir d'exemple. Ces journaux montrent jusqu'où peut aller la divergence de doctrine entre les deux ailes du conservatisme anti-New-Deal. La « Tribune » de Chicago est, dans la politique étrangère, favorable au pacte de Munich, et à l'intérieur extrêmement agressive contre tout ce qui lui paraît rouge. L'autre journal considère la politique d'apaisement (de Chamberlain) comme illusoire et est très ferme dans la défense des libertés démocratiques.

Le Congrès de l'industrie américaine (1) exprime le mieux parmi les organisations d'hommes d'affaires la tendance à la conciliation. Mais deux faits récents montrent la force de l'autre courant et le degré de colère auquel sont arrivés les die hards (conservateurs d'extrême-droite). Le premier fait est le déjeuner offert par le *Conseil économique de l'Etat de New-York* en l'honneur du député Dils (2). L'autre est la réunion annuelle (la 66e) du *Broard of Trade* de New-York.

Nous sommes d'avis que les deux réunions méritent l'attention des gens qui réfléchissent, et regrettons qu'à l'exception d'un seul journal, la presse newyorkaise n'en ait publié que de brefs résumés. La crainte de faire de la publicité aux organisations fascistes, l'idée qu'on peut mieux lutter contre les dangers en faisant croire qu'ils n'existent pas et en n'en parlant pas, aussi la peur d'offenser d'importantes maisons d'affaires qui font de la grosse publicité, tout cela réuni a fait que le public n'a pas été informée de ce qui s'est passé.

La liste des participants au déjeuner Dils montre que les chefs de l'industrie et des finances américaines ne considèrent pas le député du Texas (Dils) comme un clown politique. Ils font semblant de prendre ses révélations au sérieux et apprécient beaucoup le travail qu'il a fait pendant les dernières élections (3) pour saper les bases du parti auquel il appartient (le parti démocratique).

Le *Conseil économique de l'Etat de New-York* est une des principales organisations des grands hommes d'affaires de notre City, et son président, Mervin K. Hart, récemment rentré de l'Espagne rebelle, a manifesté un grand enthousiasme pour Franco. Il a accusé le Président Roosevelt de vouloir introduire le communisme aux Etats-Unis. Parmi les invités, nous avons noté la présence de Harbord, Thomas H. Mc Innerney de la « National Dairy Products Corporation », M. William C. Dickerman de « l'Américan Locomotive Company », Louis K. Comstock, chef de la puissante « Association des Commerçants », et aussi la présence de patriotes professionnels tels que le capitaine John B. Trévor, de la « Coalition des sociétés patriotiques américaines », Archibald E. Ste-

venson et Fritz Kuhn (4). Dans son discours, Dils a fait allusion au « Bund » dont il a dit qu'il est basé sur la haine des races, mais cela n'a en rien diminué le plaisir que le reste du discours a fait au nazi Kuhn.

Cependant le déjeuner en l'honneur de Dils pâlit en comparaison de l'affaire du *Board of Trade* (en traduction libre : Conseil de l'industrie et du commerce) où l'orateur principal a été le général George Van Horn Moseley, le militaire qui depuis sa retraite — au mois de septembre 1938 — essaie de devenir le héros du fascisme américain (littéralement « l'Homme à cheval », une sorte de Boulanger américain (N. D. Tr.), et s'est signalé, le lendemain de sa retraite, par une attaque contre le New-Deal, attaque que le secrétaire d'Etat Woodring, ministre de la guerre, avait attribuée au fait qu'il n'avait pu arriver à être nommé chef de l'Etat-Major. Le jour de l'armistice, Moseley a tenu un discours antisémite devant la Convention chrétienne nationale de Cincinnati.

Le général Moseley n'a aucune importance par lui-même, et son discours au Board of Trade aurait pu être ignoré comme venant d'un homme sans responsabilités, s'il n'avait été tenu devant une des plus importantes organisations d'hommes d'affaires de New-York. Le général Moseley a demandé de bonnes relations avec l'Allemagne et l'Italie, et a préconisé « *l'extermination des ennemis de l'intérieur* ». Ces ennemis, d'après lui, sont les partisans du New-Deal, « eux et leurs femmes » et cette extermination, il la veut réellement. Il a fait savoir que « *les groupes patriotiques chrétiens demandent une action immédiate* » et a ajouté : « *Une fois les patriotes dans la mêlée, ils feront définitivement place nette et les massacres enregistrés dans l'histoire paraîtront de pacifiques processions d'église* » et plus loin : « *Si New-York et Washington étaient brûlés cette nuit personne ne s'en inquiéterait dans l'Amérique que j'ai en vue* » (l'Amérique des Patriotes, N. D. Tr.), « *Ce serait un bon moyen de réduire la bureaucratie de Washington* » (5).

Le Board of Trade a applaudi.

Des réunions de ce genre, auxquelles prennent part de nombreuses personnes, qui disposent de l'argent et du pouvoir que donne l'argent, montrent que le fascisme peut devenir rapidement dangereux. Cela démontre aussi que ceux qui n'aiment pas les appels à la violence, la lutte de classes et les idées non-américaines, devraient plutôt regarder du côté de Wall-Street que du côté de l'Union Square (6).

---

(1) Qui a eu lieu il y a quelques semaines.

(2) Dils est un fasciste, membre du parti démocrate de Roosevelt. Il a présidé, jusqu'à ces derniers jours, une commission nommée par la Chambre fédérale, à Washington, pour enquêter sur « les actions politiques non-américaines », c'est-à-dire sur l'activité, considérée comme séditieuse, de différents groupements politiques. Pour donner le change, Dils englobe dans sa condamnation, la propagande hitlérienne, mais son but réel et celui de la majorité de la commission qu'il a présidée a été d'attirer l'attention sur « le danger rouge et communiste ». La Commission a été au fond une commission anti-marxiste, et ce que raconte maintenant Dils sur les soi-disant découvertes de la commission, ou ce qu'ont raconté les témoins stylés, appelés devant la commission, est tout simplement inimaginable comme bêtise, inventions et mensonges. Dils se propose maintenant de demander au nouveau congrès un crédit de 100.000 dollars et la prolongation des pouvoirs de la commission pour continuer l'enquête. (Note du traducteur).

(3) Celles de novembre 1938 où les républicains ont eu de grands succès. (N. du Tr.)

(4) Fritz Kuhn est le chef du *Bund*, organisation hitlérienne, travaillant aux Etats-Unis avec de très grands moyens financiers et d'après les mots d'ordre venant de Berlin. (D. du Tr.).

(5) C'est nous qui avons souligné les passages entre guillemets.

(6) Union Square, lieu de réunion à New-York, des ouvriers, des syndicalistes, socialistes, communistes.

Paul BENICHOU.

C'EST POUR DIEU

Pour Dieu c'est pour Dieu
A chaque bouchée des nourritures terrestres
Il faut articuler mentalement ces paroles
Pour Dieu c'est pour Dieu que je mange
A chaque pas des promenades charnelles
Pour Dieu c'est pour Dieu que je marche
A chaque partie de billard Pour Dieu
C'est pour Dieu que je pousse la boule
Et dans l'œuvre de chair c'est à haute voix qu'il faut dire
Pour Dieu c'est pour Dieu
En ayant soin d'aller à contre-temps
Pour que ces paroles ne deviennent pas un accompagnement ma-
Voire un stimulant [*chinal*
Et quand elles commencent à se déformer dans votre bouche
Sous l'empire d'une infâme volupté
Il faut cesser alors de les dire pour les penser
Et il faut avoir soin d'interrompre avant l'instant
Où la pensée elle-même s'évapore
Car c'est à cet instant précis
Que Satan faisant son entrée
Fait chavirer toute la scène
Tandis que le Photographe Divin prenant ses précautions
Enregistre d'affreux tableaux
Bien différents de ceux que vous croyiez jouer
C'est un octogénaire lubrique
Avec une petite sœur des pauvres
Voilà ce que c'est que vous avez fait Monsieur
C'est une mère femme infâme
Avec son bambin innocent
Voilà ce que c'est que vous avez fait Madame
L'enfant pleurniche l'enfant c'est votre mari
Mais on voit déjà sur son visage
L'expression hideuse du bouc

Qu'il deviendra moralement par la suite
S'il n'apprend à dire jusqu'au bout
Pour Dieu c'est pour Dieu que je joue au billard
Pour Dieu c'est pour Dieu que je me promène
Pour Dieu c'est pour Dieu que je mange
Et je constate avec allégresse
Que les aliments n'ont plus de goût
Leur goût s'en est allé au ciel
Et tandis qu'ils sont descendus charnels
Dans l'estomac charnel qui ne les a pas trouvés changés
Voilà que leur goût me revient du ciel
Transfiguré suave et disant à mon âme
De Dieu c'est de Dieu
Que je reviens vers toi
Car de l'huile de ta salade
J'ai fait une huile d'onction et de béatitude
Et du suprême de barbue
J'ai fait le sentiment d'une divine présence
Suprême
Et barbue
Donne-t'en à cœur joie maintenant
Et si tu veux un bon conseil
Mange de moins en moins désormais
Et tu m'en diras des nouvelles
En effet la gloire selon Dieu
Est inversement proportionnelle
A la gloire selon les hommes
C'est pourquoi elle atteint l'infini au paradis
Quand la nourriture devient nulle
Une question subsiste pourtant
D'où peut revenir alors le goût
Et la réponse est la suivante
C'est LE GOUT DE CE QU'ON N'A PAS MANGE
Ce qui est proprement la définition de Dieu
Et c'est pourquoi l'on dit justement
Qu'on ne contemple Dieu sans voiles
Qu'au paradis.

Jean JACQUOT.

PAGES D'UN JOURNAL — II

Réalité et Imagination

Les investigations de la psychologie moderne, ses inventaires toujours plus détaillés du matériel humain, à l'aide de tests, de graphiques et de télescopes, ont conduit peu à peu à la définition d'un certain type d'inadapté pathologique, être asocial s'il en fut, qui fuit la réalité, se détourne de la société humaine et, refusant sa part du travail collectif, se réfugie dans les mondes imaginaires. On en est même venu à distinguer, d'après la surestimation ou la sous-estimation de l'objet par l'individu, deux attitudes extrêmes, limites des oscillations de l'aiguille autour d'un point fixe qui représenterait dans leur état d'équilibre les rapports avec le monde d'un homme normal, d'une espèce rare encore à découvrir, comme demeure à définir cette réalité extérieure dont on parle tant. Car elle n'est pas tombée du ciel et ne nous a pas été donnée une fois pour toutes, elle est soumise à l'action des hommes autant que ceux-ci sont soumis à son influence. Elle se modifie constamment sous l'effet d'une infinité de systèmes subjectifs, d'un ensemble de volontés mises en mouvement par suite de cette rupture d'équilibre, jamais comblée mais toujours en voie de l'être, entre le monde intérieur et celui de la réalité objective. Réalité trop souvent confondue avec ce qui est tenu pour valable par la morale de la société bourgeoise, tout le reste n'ayant pas le droit d'exister. Si bien qu'entre les notions d'extraversion et d'intraversion, catégories des psychologues, et celles de conformisme et de non-conformisme, on ne peut s'empêcher d'établir un rapport. L'homme même qui semble tirer le meilleur parti de cette réalité, entraîné par la logique folle de la production capitaliste, ne travaille qu'en vue d'une perpétuelle extension de ses affaires et devient l'esclave de son entrprise. Il vit lui aussi dans une sorte de mauvais rêve. Cette réalité, ainsi réduite et appauvrie par les conditions d'existence dans la société actuelle, on ne peut l'accepter sans se trahir soi-même, la rejeter sans de grandes souffrances. Certains êtres doivent parcourir une distance incalculable, vaincre de grandes résistances, ne serait-ce que pour se survivre ; ils s'épuisent en de tels efforts, alors que d'autres prennent place, sans la moindre difficulté, sur la ligne de départ.

C'est pourquoi la description des symptômes cliniques de l'homme

ainsi handicapé ne va pas sans une certaine dose d'humour. Tous les efforts qu'il fait pour conquérer la liberté, nous dit-on, ne font que l'enfoncer davantage dans l'esclavage de la réalité objective : ignoble dépendance financière, effondrement devant l'opinion publique. Sa supériorité morale se dégrade au contact d'individus sans valeur, son désir de domination fait place à un pitoyable besoin d'être aimé. On nous dit aussi que ses audaces de pensée sont parfois si grandes qu'il ne recule devant aucune des conséquences extrêmes de ses idées : révolution, hérésie, blessures du sentiment. Mais si pour compléter le diagnostic, on croit nécessaire d'ajouter encore qu'il ne redoute rien davantage que l'application de ces idées au monde réel, on tombe soi-même dans l'erreur que l'on prétend condamner et l'on prend ses désirs pour des réalités. Car, même si elles s'exercent d'une façon hasardeuse, sous la forme de protestations anarchiques, ces réactions individuelles à l'extrême, mais qui sont toutes le produit d'un état de choses on ne peut plus généralisé, soulignent en se multipliant le bien fondé des critiques d'ordre économique ou politique et contribuent à faire prendre conscience à la société de son état de crise avancée.

Dans le domaine de l'art ces protestations isolées se sont peu à peu organisées pour travailler à la transformation du réel. Mais à l'incompréhension que le public témoigne en général à l'égard de cet art, viennent s'ajouter les interprétations unilatérales d'un certain marxisme qui voit seulement dans une extrême subjectivité — subjectivité qui n'est qu'apparente puisqu'en elle toute une époque s'est reconnue — les symptômes d'un violent besoin d'évasion. N'est-il pas injuste de classer les formes d'expression d'un art résolument tourné vers l'avenir parmi les signes du « declin du capitalisme », et de distinguer uniquement dans la période nègre de Picasso, par exemple, le reflet des « conquêtes impérialistes », dans la période des « vitraux » la réapparition de la mystique moyenâgeuse ?

Ce qui attire tant de nos contemporains vers la pensée du moyen-âge, n'est pas nécessairement l'espoir de revenir à un ordre social hiérarchisé, aussi opposé que possible à l'ordre actuel. Une grande faim de surnaturel, l'espoir insensé que le salut viendra de quelque messie, que des prières finiront par lasser le ciel ou qu'il deviendra possible d'entrer en communication avec le monde des esprits, alimentent de telles rêveries réactionnaires. Mais dans la lutte contre la religion, le capitalisme ascendant avait besoin, pour s'assurer la conquête matérielle du monde et se soumettre les forces naturelles, d'une méthode scientifique, rationnelle. Il a donc été amené à exterminer tout ce qui se cachait derrière de nombreuses superstitions, d'activités psychiques, de démarches de la pensée qui pour n'être pas dépourvues de valeur n'en avaient pas moins le grand tort d'aller à l'encontre du progrès matériel. D'où un développement unilatéral de la pensée humaine. D'où, par réaction, des manifestations de ces activités psychiques d'autant plus violentes que plus refoulées. Ces manifestations sont tenues aujourd'hui pour pathologiques dans la mesure où elles ne peuvent s'exprimer dans le cadre de la société bourgeoise et dans les formes consacrées et liées à l'appareil d'oppression : religion, mystiques guerrières et dictatoriales.

Ces réactions psychiques se sont imposées d'autant mieux à l'attention que la production matérielle réclamait une tension toujours plus grande de ceux qui y prenaient part. Ce que l'on avait gagné du côté de

la technique avait été perdu dans le domaine des compensations imaginatives. Bien plus une technique supérieure, calculée en vue du profit et non de la jouissance collective, exigeait le renoncement à ces compensations, à ces rêveries sans apporter en échange un notable accroissement du bien-être. Mais pour aussi régressives que puissent paraître de telles revendications, largement exploitées d'ailleurs au profit du conformisme, elles sont moins le symptôme d'un renversement des valeurs que de la recherche d'une conciliation, de la résolution d'une contradiction, l'homme qui agit ne devant plus, si l'on désire son plein épanouissement, rester en désaccord avec celui qui rêve.

On ne manquera pas de nous faire observer que le rêve, entendu au sens le plus large, est précisément lié au souvenir de la vie prénatale, et que c'est à l'image de celle-ci que l'homme conçoit un état de choses meilleur, sa réalisation fut-elle recherchée sur terre ou souhaitée dans une vie future. Ces rêveries de l'âge d'or ne faisant que le détourner de ses préoccupations quotidiennes, seraient pour l'homme l'équivalent d'un arrêt de mort. Penser de la sorte est faire trop bon marché de toute l'évolution humaine qui n'a pu se faire que grâce à une conception du monde fortement teintée de subjectivité, basée sur des représentations anthropomorphiques et la projection des contenus psychiques. D'où l'efficacité des grandes images, des grands symboles et plus tard des systèmes doctrinaires. L'activité non dirigée qui constitue le noyau primitif de notre vie intellectuelle n'emprunte les éléments du monde extérieur que pour les soustraire à l'espace et au temps et réunir ce qui dans le monde réel risque le moins d'être mis en contact. Il est même probable que toute pensée créatrice reproduit un moment cette situation. Tout système doctrinal, même s'il s'avère capable d'affronter sans risques l'épreuve du réel, comporte des rapprochements arbitraires, des généralisations d'ordre anthropomorphique.

Seule une surestimation de la pensée par rapport à la réalité peut nous rendre cette réalité supportable. Si elle ne faisait pas un moment du moins partie de la démarche humaine, nous n'oserions jamais aller au-devant de la difficulté et rien de grand ne serait entrepris. On peut railler un certain état de confusion entre ce qui est pensé et vécu ainsi que l'illusion de l'homme primitif qui « prend l'ordre de ses idées pour celui de la nature » et attend d'opérations magiques, imitant d'une façon que l'on peut juger puérile l'objet à atteindre ou l'action à accomplir, la réalisation de ce désir. Mais ce qui nous intéresse, c'est de savoir à quel point cette illusion se montrait efficace — en effermissant le cœur du guerrier ou du chasseur par exemple — et par la même cessait d'être une illusion.

« Toute mythologie, écrit Marx, dompte, domine et façonne les forces de la nature dans l'imagination et par l'imagination, elle disparaît donc quand ces forces sont réellement dominées ». Ceci ne signifie pas que cet effort d'imagination, même mal appliqué, ait été tout entier perdu, même du point de vue de la technique. La magie, la sorcellerie, l'alchimie ont été les premières à s'attaquer à des problèmes tenus pour insolubles. En s'en prenant à l'interdit, en recherchant la satisfaction terrestre des désirs, elles ont rendu possible le futur développement de la science. Et les persécutions dont elles ont été l'objet témoignent suffisamment de leur puissance de subversion et de progrès.

Sans s'attarder à de vains regrets du passé, ni oublier l'importance

des gains obtenus, on peut se demander si le passage d'un mode irrationnel à un mode rationnel d'adaptation n'a pas entraîné la destruction de valeurs éthiques ou esthétiques. C'est ainsi que dans la préhistoire l'usage d'armes perfectionnées a entraîné la disparition des peintures d'animaux sur les parois des cavernes. De même le souci d'écarter tout ce qui est fiction, afin de découvrir, sous des apparences trompeuses, la réalité des rapports d'exploitation ne doit pas nous empêcher d'apprécier pour elles-mêmes les valeurs tenues pour supérieures dans les sociétés qui ont précédé la nôtre : sentiment de l'honneur, fidélité absolue à une cause, à des institutions. Pour employer une image, il arrive que l'homme adulte sorte appauvri de l'enfance et de l'adolescence. Ne serait-il pas possible de concevoir un état où l'homme allierait les qualités de la maturité aux charmes des âges précédents ? (1) Par delà la Renaissance, l'homme d'aujourd'hui cherche à rénover une tradition plus ancienne, à redécouvrir des côtés profonds de sa nature, tenus pour négligeables par une civilisation trop exclusivement utilitaire. Aussi faut-il admettre la légitimité des aspirations, de la nostalgie qui sont les traits de l'âge présent, et qui, si elles se tournent trop exclusivement vers le passé, peuvent néanmoins être transformées en puissance créatrice.

Il est bien improbable que le plus haut degré concevable de domination des forces naturelles puisse jamais satisfaire les désirs et rendre inutile toute compensation de l'ordre de celles qui prévalaient à l'époque où la maîtrise des éléments naturels était à peu près inexistante. On peut penser au contraire qu'un rôle immense sera toujours dévolu à l'imagination dans la satisfaction des désirs, mais une forme d'imagination complétant le réel et multipliant les contacts avec celui-ci au lieu de tendre à sa négation.

*
* *

La pensée qu'aimait citer Lénine, « il faut rêver, mais à condition de croire sérieusement en notre rêve, d'examiner attentivement la vie réelle, de confronter nos observations avec notre rêve, de réaliser scrupuleusement notre fantaisie », ne peut s'interpréter comme l'éloge d'une plate soumission à la réalité, mais comme un exemple de la plus haute exigence vis-à-vis de celle-ci, de l'accord réalisé avec elle sur le plan le plus élevé et non au niveau le plus bas comme c'est le cas de celui qui se soumet au régime existant. C'est assez dire ce que j'attends de l'exercice de l'imagination. Bien que soient légitimes les satisfactions solitaires obtenues dans la rêverie, il faut tenir pour l'homme le plus méprisable celui qui renonce pour elles à la lutte. Son attitude ressemble trop, mais sans qu'il possède les mêmes excuses, à celle de l'enfant qui s'onanise et rêve en secret parce qu'il redoute le père et sait qu'il ne peut l'égaler. L'onanisme se justifie encore moins lorsqu'il est mis au service d'une mystique ; l'homme érige alors en divinités ses conflits intérieurs et ne vit plus que pour celles-ci et par celles-ci. « Dieu est le solitaire qui ne parle qu'aux solitaires », nous dit Léon Bloy, spécialiste de ce genre d'érotisme. La religion, en dehors de l'éthique sociale qu'elle impose, se réduit à une infinité de pratiques solitaires, d'où l'importance incroyable attachée au salut individuel. Le rituel qui parvient à grand peine à insuffler un semblant de vie à une

abstraction réalise seul la cohésion de cette poussière de systèmes individuels fermés.

L'homme, cependant, ne peut vivre sans cette force qui lui permet de reconnaître, dans les divers aspects du monde extérieur, les reflets de ses mythes personnels. Mais son désir met tant d'habileté à s'emparer de tous les objets mis à sa portée par le hasard pour les transformer en autant de preuves éclatantes, qu'il peut se trouver tenté de prendre la série des événements indépendants de sa volonté, qui résument sa connaissance du monde extérieur pour la projection d'un rêve où la manifestation d'une pensée qui le dépasse mais à laquelle il participe cependant. Pour émouvante, pour créatrice de poésie que soit une telle illusion, je pense aux pages bouleversantes d' « Aurelia », celui qui s'y abandonne sans restriction, ne s'en retranche pas moins en fait du reste des mortels. Une réalité, différente de celle qui est commune à tous, est désormais pour lui la seule qui compte.

Dans l'un de ses ouvrages polémiques, René Crevel, avec sa verve coutumière et ce courage qui ne l'a jamais trahi, avait su dénoncer après Diderot, le délire du clavecin sensible qui croyait « que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui ». Les vues de l'auteur du « Rêve de d'Alembert », sur la véritable nature de l'imagination, n'ont en effet rien perdu de leur valeur. « L'imagination, dit-il, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instrument sensible d'une certaine manière ; il se remonte, ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au-dedans ou il résonne au-dehors ; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus... Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instruments sensibles adjacents conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non celles de la chose qui s'est passée ». Comment la poésie et l'imagination peuvent-ils s'introduire dans le récit ? : « Par les idées qui se réveillent les unes les autres et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.... Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles ; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise ». Enfin, Diderot ne pense pas qu'une forme « qui ne ressemblerait à rien » puisse s'engendrer dans l'imagination, tout le délire de cette faculté se réduisant pour lui « au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature ». Baudelaire, dans ses remarques sur Breughel le Drôle, avait su prévoir le moment où une psychologie moins grossière que celle de son temps rendrait compte des plus grandes bizarreries de l'imagination et des créations les plus fantastiques.

Et certes, il est souhaitable que des expériences soient systématiquement entreprises dans tous les domaines qui passent encore aujourd'hui pour être ceux du surnaturel. Ce surnaturel ne nous apparaît comme tel que dans l'ignorance où nous nous trouvons encore, même après des années de fouilles, de la nature exacte de tout ce qui se passe dans les couches les plus profondes de notre être. Si je me sens disposé à

ramener aujourd'hui tout mystère à des causes psychologiques, celà ne veut pas dire que je sois disposé, par souci de mon confort, à rester sourd à toute sollicitation de l'inconnu qui peut sembler au premier abord de nature à compromettre mes certitudes actuelles.

Rien de plus méprisable cependant que ceux qui poussent les hauts cris dès que l'on touche à leur mystère. Non, il existe trop de bonnes raisons, ou de mauvaises comme on voudra, de perpétuer la confusion, de couvrir d'une ombre propice tout ce qui touche à la religion, à l'esthétique, et autres sujets tabous ! De ce fouillis inextricable d'intérêts médiocres recouverts de déguisements sublimes il est nécessaire de dégager la vérité de l'instinct. Est-il besoin de dire que trop d'esprit critique ne saurait tuer le merveilleux. Le mystère et le merveilleux ont-ils quoi que ce soit de commun ? (2) Au moment où nous nous abandonnons le plus complètement, une partie de nous-mêmes ne cesse de regarder l'autre jouir, souffrir ou rêver. L'analyse des circonstances de la création d'un poème ou de la naissance et de la mort d'un amour ne peuvent gêner que ceux qui, du fait que l'on tient compte des causes les plus humbles, des détails les moins reluisants ne savent plus voir autre chose que de tels détails. Une attitude d'ignorance volontaire peut seule conduire aux pires déceptions. Les recherches dans le domaine de la pensée inconsciente n'auront pas pour effet de réduire l'importance de celle-ci, mais au contraire de la restituer à sa destination légitime et d'en accroître l'activité.

*
* *

L'activité critique ne risque pas d'immobiliser et de tuer ce qui par nature est fluide et protéiforme. Entre la connaissance et l'objet plus au moins saisissable de cette connaissance (à plus forte raison si le sujet devient momentanément à lui-même objet de connaissance) intervient la durée. La vie poursuit son cours dont on peut dire avec autant de justesse qu'il est prévisible ou qu'il est imprévisible. Ainsi parvient-on à définir l'opposition dialectique de l'irrationnel et du rationnel, l'un débordant perpétuellement sur l'autre et provoquant dans la pensée des ruptures, des déviations de fonctionnement nécessaires au progrès de cette pensée même. De cette manière les rapports entre la conscience et l'inconscient sont perpétuellement maintenus dans un état dynamique.

Ceci répond aux objections formulées par des gens dont la volonté d'agir est indiscutable, contre les œuvres qui « sapent », les œuvres « destructives », celles qui font voir le monde d'aujourd'hui tel qu'il est, c'est-à-dire dans tout son déchirement. Rien n'est plus juste que de dénoncer une certaine clairvoyance, purement négative, qui voit le mal et s'attarde à le décrire sans entreprendre le moindre effort pour le changer en mieux. Mais dans une conscience révolutionnaire, la lucidité ne se confond pas avec un cynisme gratuit. Elle ne se contente pas de fouiller impitoyablement dans tout ce qui est rouille et nécrose, ce qui de l'être est contaminé malgré lui par la décomposition de la société et de sa morale, elle se retourne contre l'adversaire. L'instinct de mort lui-même est mis au service des forces de vie, il s'attaque à tout ce qui dans le monde pourrit sur place, recouvert de fards.

La comparaison d'un ordre intérieur où les images des objets sont assemblées selon le désir et d'un ordre extérieur où la réalité de ces objets est soumise à des influences dont le contrôle nous échappe, n'a d'effet démoralisateur que pour celui que la crainte pousse à rêver sa vie plutôt qu'à vivre ses rêves. La constatation d'une contradiction, même poussée jusqu'à l'absurde, entre ces deux ordres de faits ne peut qu'entraîner les autres à l'action. La critique est le détour nécessaire permettant à ceux que des penchants imaginatifs tendent à isoler de leur milieu de reprendre leur place dans la société où leur force d'opposition deviendra un facteur de progrès. Le vocabulaire traduisant les désordres affectifs met trop volontiers au service d'une détresse ou d'un enthousiasme individuels des termes dont l'ampleur et la puissance s'appliqueraient mieux à l'immense malheur, aux patients espoirs des masses humaines. La rencontre du prolétariat avait permis à la philosophie de prendre pied dans le monde réel et de participer à sa transformation. Le contact du monde du travail doit ôter aux rêveurs de l'ordre existant, aux imaginatifs, aux malades, aux poètes et autres victimes isolées, l'idée d'une mission séparée, d'une activité stérile trouvant en elle-même ses fins et sa propre satisfaction.

L'appel à l'action, au moyen de symboles d'un dynamisme puissant, capables d'atteindre les centres affectifs sans l'intermédiaire de la raison, semble devoir jouer un rôle toujours plus considérable dans la vie sociale de notre temps. Cet appel aux grandes forces primitives de l'être n'a rien d'illégitime en soi. Ces forces peuvent être mises tout aussi bien au service de la révolution que de la réaction. Mais le danger subsiste que l'humanité actuelle, si elle renonce définitivement à l'attitude critique, ne soit entièrement submergée par la vague mythique qu'elle aurait suscitée et plongée à nouveau dans une nuit où des merveilles l'attendent peut-être, mais où risque de sombrer l'effort culturel de plusieurs siècles dans ce qu'il a de plus valable et de plus désintéressé. Ces merveilles, il lui est plus souhaitable de les conquérir de haute lutte, comme objets de connaissance, que de les subir passivement.

Jean JACQUOT.

---

(1) « Un homme ne peut redevenir un enfant sans tomber en enfance. Mais ne se réjouit-il pas de la naïveté de l'enfant, et ne doit-il pas lui-même aspirer à reproduire, à un niveau supérieur, sa vérité ? Est-ce que dans la nature enhaine, le caractère propre de chaque époque ne revit pas dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance sociale de l'humanité, au plus beau de son épanouissement n'exercerait-elle pas, comme une phrase à jamais disparue, un éternel attrait ? » Marx, *Contribution à la critique de l'Economie politique.*

(2) André Breton a souligné récemment l'opposition de ces deux termes.

A. PATRI.

Lénine et la dialectique de Hegel

Textes de Lénine

Introduction de H. Lefebvre et N. Guterman (N. R. F.)

Le lecteur de ces cahiers doit être honnêtement prémuni contre une déception possible. Il ne trouvera pas un ouvrage de Lénine consacré à Hegel mais seulement des notes de lecture hâtivement jetées sur le papier avec quelques réflexions critiques, notes qui n'étaient certainement pas destinées à une publication éventuelle mais seulement à un usage personnel. Le lecteur qui voudra les consulter avec fruit devra se donner la peine de se référer constamment au texte de la Logique de Hegel.

Les traducteurs se rendant compte du caractère de cette publication, ont fait précéder les notes de Lénine d'une longue introduction de caractère fortement dogmatique. Mais cette introduction constitue plutôt un exposé de leurs vues personnelles sur la question qu'un commentaire explicatif. Ils nous annoncent, il est vrai, la publication prochaine aux mêmes éditions de Morceaux Choisis de Hegel qui ne pourront manquer d'être les bienvenus pour ceux qu'intéresse la question des rapports entre l'hégélianisme et le marxisme.

Ce que Lénine semble avoir particulièrement retenu de sa lecture de Hegel c'est la critique de la notion Kantienne de la chose en soi inconnaissable et celle de la philosophie de l'expérience immédiate, deux variétés complémentaires de l'idéalisme. Pour Kant la connaissance humaine ne peut être que la connaissance des choses telles qu'elles apparaissent à l'homme en vertu de sa constitution propre et non celle des choses telles qu'elles existent en elles-mêmes. La connaissance est limitée par un inconnaissable qui ne peut être qu'un objet de foi et non un objet de science. La philosophie de l'expérience immédiate représentée en Allemagne du temps par Hegel, par Jacobi et de nos jours en France par Bergson, déprécie comme illusoire et artificielle toute forme de connaissance abstraite qui s'élève au-dessus de l'intuition première. Au lieu d'opposer avec Kant l'apparence et la réalité inconnaissable, elle considère que ce sont les premières apparences qui constituent le fonds des choses.

La solution que Lénine semble avoir dégagée de sa lecture de Hegel et de ses réflexions personnelles, c'est que, d'une part, il ne peut exister d'opposition irrémédiable entre l'apparence et la réalité et que, d'autre part, la réalité ne peut être limitée aux premières apparences. La chose en soi inconnaissable de Kant n'est qu'une vaine abstraction, car les choses n'existent qu'en tant qu'elles se manifestent et l'apparence sensible qu'elles présentent pour l'homme est une de leurs manifestations, donc une expression de leur réalité (Cf. Lénine p. p. 124, 138 à 141). Mais la réalité ne saurait être limitée à ses manifestations pour la sensibilité humaine : Ainsi une vitesse de 300.000 km. sec. est irreprésentable en soi (Cf. p. 209). De là découle la légitimité de la connaissance abstraite. Pour cette raison les conceptions abstraites les plus éloignées des apparences premières sont souvent scientifiquement les plus fécondes : « La pensée s'élevant du concret à l'abstrait ne s'éloigne pas, si elle est vraie, de

la vérité mais s'approche d'elle » (p. 168). Le critérium de la légitimité de la pensée abstraite réside dans sa fécondité pratique. « De l'intuition vivante à la pensée abstraite et d'elle à la pratique, tel est le chemin dialectique de la connaissance du vrai ». (Ibid.). L'activité pratique au lieu de se présenter comme la négation de la pensée abstraite apparaît ainsi comme son complément nécessaire.

Les traducteurs dans leur introduction insistent à juste titre sur la différence entre cette conception inspirée à Lénine par les notes de Marx sur Feuerbach, mais qu'il s'efforce de retrouver dans la logique de Hegel et celle du pragmatisme vulgaire. Lénine est solidement réaliste : sa conception du rôle de l'activité pratique de la connaissance ne signifie pas qu'une idée vraie est un idée qui réussit pratiquement, mais au contraire qu'une idée qui réussit est une idée vraie, c'est-à-dire en accord avec la réalité.

La théorie de la connaissance de Lénine se présente ainsi comme un rationalisme réaliste. Elle est conforme, par son rationalisme, à certaines suggestions hégéliennes mais elle s'écarte profondément de l'hégélianisme par son réalisme. C'est ainsi que chez Hegel la critique de la chose en soi et celle de la valeur absolue de l'expérience immédiate sont orientées vers un idéalisme total et conséquent (il n'existe pas de nature étrangère à la pensée et la pensée ne saurait se réduire à un ensemble de données passives puisqu'elle est une activité qui construit le monde). Lénine, au contraire, par un renversement hardi s'efforce de leur conférer une signification purement réaliste (si le monde n'est pas étranger à la pensée c'est parce que l'homme qui pense est dans le monde, si la pensée est une activité qui ne se limite pas à l'enregistrement des premières apparences, c'est parce qu'elle est orientée vers une transformation effective du monde accessible à l'homme).

On chercherait cependant vainement aussi bien dans les notes de Lénine que dans l'introduction des traducteurs une solution positive du problème des rapports entre la dialectique et la logique ordinaire. Lénine relève soigneusement les passages dans lesquels Hegel distingue la dialectique qui doit avoir une portée réelle et objective de la sophistique anti-logique qui n'est qu'un jeu arbitraire de la pensée subjective. Mais c'est là précisément que gît le problème. Si la dialectique est une autre logique fondée sur des principes opposés à ceux de la logique ordinaire (inséparabilité des contradictoires, existence d'un troisième terme dans toute alternative), comment la distinguer d'une anti-logique qui conduit à la ruine de toute distinction entre le vrai et le faux ? Si la dialectique ne s'oppose pas à la logique ordinaire dans le domaine qui lui est propre (cohérence de la pensée, distinction du vrai et du faux), c'est qu'elle doit être considérée comme autre chose qu'une logique. Il conviendrait une fois pour toutes de s'entendre pour distinguer l'opposition réelle et la contradiction logique, la solution réelle et la solution logique. Il est dans l'intérêt de l'idéalisme hégélien qui prétend identifier la pensée et la réalité de maintenir la confusion entre les rapports logiques et les rapports réels. Il est dans l'intérêt d'un matérialisme conséquent de la faire disparaître. Si la dialectique doit recevoir une interprétation matérialiste, cela signifie qu'il ne faut pas chercher à refondre le contenu des sciences positives dans le moule de la dialectique hégélienne, mais au contraire qu'il faut chercher à trouver dans les sciences positives une base sérieuse pour fonder des notions telles que celles de la contradiction réelle et du dépassement. La tentative de Boukharine dans ce sens (interprétation de la dialectique en termes de rupture et de rétablissement d'équilibres physiques) malgré son caractère sommaire est très injustement dépréciée. C'est dans ce sens qu'il faut chercher.

AIDEZ NOUS !

Si vous voulez soutenir notre effort, souscrivez un abonnement de soutien à 50 francs ou 100 francs.

Jacques PERDU.

PSYCHOLOGIE DU NÉO-BOLCHEVISME

Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour l'observateur que de constater la singulière vitalité dont fait preuve dans les pays les plus divers le bolchevisme dégénéré, sous ses aspects sans cesse mouvants, et les succès indéniables qu'il a remportés ici et là, en dépit et peut-être à cause de son caractère essentiellement fugace, changeant, de son habileté à varier, de son opportunisme et de son adaptivité. Ces succès ne s'expliquent évidemment pas par une adhésion consciente de masses sans cesse accrues, à un principe révolutionnaire. En premier lieu, le communisme officiel de notre époque ne cèle même plus qu'il ne se donne pas pour but la révolution ; en second lieu, c'est précisément cet abandon de ses buts initiaux qui lui permet de séduire des couches beaucoup plus larges qu'à l'époque où il faisait profession d'intransigeance.

Le fait est qu'il a acquis des sympathies dans les milieux les plus opposés : depuis le prolétariat authentique des agglomérations industrielles, jusqu'à une fraction de la petite bourgeoisie et de l'Université, en passant par les gendelettres. Il a même réalisé ce tour de force de changer la tradition d'action directe et de révolte de certaines fractions du prolétariat, en une étrange docilité qui va jusqu'à leur faire accepter le drapeau national de la bourgeoisie, acclamer sa police et appeler les curés à venir « avec nous ». Et cela sans perdre la face, sans cesser d'être considéré comme le parti de la Révolution ! Gageure qui eût semblé naguère impossible à tenir.

Vidé de tout contenu politique cohérent ; de tout potentiel révolutionnaire, le bolchevisme à l'usage des « masses » se présente donc, non plus comme une **doctrine**, non plus comme une conception sociale neuve, mais bien comme une **croyance**, comme une **foi**. Il a conservé et corsé un jargon pseudo-radical qui semble suffire à la satisfaction de ses accolytes ; c'est la seule concession qu'il fassse à ses origines.

Nous n'entendons pas examiner ici les raisons de cette modification structurelle qui n'a été perçue, il faut le dire, que très partiellement, ce qui contribue à perpétuer l'équivoque ; mais nous désirons tenter une explication, valable sur le plan psychologique, de ce phénomène déconcertant au prime abord. Cela revient à déterminer ce qui sépare le bolchevisme politique de Lénine du bolchevisme religieux d'exportation de Staline.

*
* *

Il semble qu'à l'origine le bolchevisme ne se soit pas présenté comme un système figé érigeant l'oppression morale en moyen et en facteur

décisifs. Lénine voulait que chaque prolétaire put intervenir effectivement dans la politique de l'Etat. Cependant, Lénine lui-même fut le principal initiateur de cette intransigeance doctrinale fort impressionnante, mais qui, à l'examen, ne semble guère avoir été justifiée par les événements, puisque les bolchevicks au pouvoir furent contraints de faire, pour durer, très exactement le contraire de ce qu'ils avaient promis. Ce qui fit dire très justement à Rosa Luxembourg, dans une brochure prophétique qu'on peut relire actuellement avec le plus grand profit : « Le danger commence là où, faisant de nécessité vertu, ils (les bolchevicks) créent une théorie de la tactique que leur ont imposée ces conditions fatales, et veulent la recommander au prolétariat international comme le modèle de la tactique socialiste » (1). Ce qui n'empêchait pas Lénine, quand il le fallait, de louvoyer, de composer, d'atermoyer, avec une sorte d'opportunisme révolutionnaire dont ses soi-disants disciples font actuellement un opportunisme contre-révolutionnaire. Lénine, sans l'avoir voulu consciemment, et avec les meilleures intentions du monde, est donc en partie responsable de l'évolution ultérieure de la tactique qui, maniée par lui, eût pu, peut-être, aboutir à d'autres fins. Entre les mains de Staline, l'intransigeance bolchevique n'est qu'une parodie du bolchevisme primitif, utilisée désormais au profit des intérêts nationaux de la bureaucratie dirigeante en U.R.S.S.

Du moins le bolchevisme initial semble-t-il pouvoir s'expliquer par les conditions particulières du mouvement ouvrier russe. Il existait incontestablement un hiatus entre l'envergure des penseurs marxistes russes et l'incapacité politique des masses ouvrières ; il y avait un large fossé entre l'éducation sociologique de ces masses et les nécessités de la révolution. Ce n'est d'ailleurs pas là phénomène spécifiquement russe, à des degrés près. Le bolchevisme a pensé combler ce fossé en instituant une sorte d'aristocratie révolutionnaire, dont la tâche était de guider vers la victoire un prolétariat à peine éduqué, de formation récente, sans traditions profondes. Ne pouvant s'appuyer sur la conscience révolutionnaire du prolétariat de leur pays, les bolcheviks constitués en parti devaient fatalement substituer à l'idée de la révolution consciemment voulue par les ouvriers et les paysans russes, celle de la révolution dirigée par le parti. Il ne s'agissait plus que de profiter des remous suscités par l'oppression tsariste, par la misère, puis par la guerre, au besoin même de les provoquer et d'attiser artificiellement la flambée. Toutes méthodes qui, par la suite, et sous prétexte qu'elles avaient réussi en Russie, ont été transposées dans les autres pays, et ont constitué pour beaucoup de révolutionnaires l'essentiel de la tactique du bolchevisme. Méthodes qui demeurent toujours chères à diverses variétés de « trotskystes » et de « bolcheviks-léninistes », même lorsqu'ils s'en défendent. C'est à quoi tendent plus ou moins consciemment ceux qui vont rabâchant la notion, d'ailleurs juste en principe, de la nécessité d'un parti révolutionnaire pour faire la révolution.

A la faveur des circonstances particulières dans lesquelles se trouvait la Russie tsariste vers la fin de la guerre, le bolchevisme a pu triompher, en prenant hardiment la tête et en donnant un but à des mouvements de révolte sporadiques et sans unité, en jetant des mots d'ordre plus opportunistes que socialistes, mais à la mesure du niveau intellectuel des masses en mouvement: la paix, la terre aux paysans. (2) Après comme avant la prise du pouvoir, le parti demeurait idéologiquement bien au-dessus des contingents d'ouvriers et de paysans qui

avaient fait la révolution, et dont la conscience des tâches à accomplir, des difficultés à vaincre et des buts à atteindre, demeurait rudimentaire. Par un processus qu'on peut facilement comprendre, le parti au pouvoir, pour triompher du chaos, dut prolonger la période pendant laquelle il exerça sa dictature propre en la nommant « dictature du prolétariat ». Le pouvoir exercé au nom des masses devenait de plus en plus un pouvoir exercé contre les masses, contre leur passivité, leur indolence, et parfois leur hostilité. Cronstadt fut la tragique réaction d'une minorité contre ce despotisme naissant. Face à un prolétariat impréparé, au sein duquel les notions abstraites de socialisme, de marxisme, avaient infiniment moins de résonnance que la notion concrète du pain, le Parti, afin de préserver la révolution contre les masses elles-mêmes, devait fatalement accentuer son absolutisme, ou céder la place. Exactement comme un maître d'école contraint ses élèves à la discipline et au travail, à leur corps défendant, et pour ce qu'il estime être leur intérêt. (3).

L'aboutissant, on le connaît : la dictature se perpétuant ; les épigones pénétrant dans le parti après la disparition de nombre de révolutionnaires tombés au cours de la guerre civile ; l'exercice incontrôlé du pouvoir par une minorité de plus en plus réduite ; la naissance d'une nouvelle oppression ; une caste neuve se constituant et trouvant dans l'exercice du pouvoir une raison d'être ; la révolution absolument déviée de ses buts ; les « partis frères » devenant les instruments dociles de la politique d'un dictateur qui s'est hissé au pouvoir en combinant l'emploi de la ruse, de la cuisine et de la corruption.

*
* *

L'adhésion au bolchevisme de l'époque actuelle implique l'adhésion à une certaine conception inhumaine, méconnaissant entièrement l'individu, et qui est le propre de tous les despotismes, ceux qui n'ont en vue que de perpétuer les privilèges d'une caste comme ceux qui ont prétendu faire par force le bonheur des sociétés. La barrière qui sépare la première variété de la seconde apparait, à l'usage, bien fragile et facile à franchir : l'expérience russe en administre une nouvelle fois la preuve. Ce caractère inhumain du bolchevisme, il semble bien qu'il existait dès l'origine à l'état embryonnaire. Basée sur un tel postulat, toute doctrine politique porte en elle un vice rédhibitoire. Quand la révolution n'est pas axée sur la réalité « individu », mais sur l'entité « société », elle est menacée de se transformer rapidement en son contraire. L'intérêt social ne se sépare pas de l'intérêt de l'individu. Seul le fanatisme peut accepter l'écrasement de la personnalité au profit de la société.

C'est à cela qu'adhèrent désormais ceux qui, de bonne foi, se disent bolcheviks. (Nous n'entendons parler ici que de ceux qui vivent hors des frontières de l'U.R.S.S. ; le bolchevisme, en Russie, se présente d'une autre façon.) Ils acceptent dans le bolchevisme tout ce qu'hier celui-ci dénonçait comme contraire à la révolution et aux intérêts des exploités. Rien ne les rebute : ni les abandons, ni les ahurissants tournants de la politique du parti, ni la sanglante répression par quoi le régime assure son affreuse domination. Comment expliquer la contagion ? L'argument commode de l' « âme slave » est absolument sans valeur,

puisque le bolchevisme est un fait universel, ayant ses adeptes aussi bien chez les latins que chez les anglo-saxons, produisant les mêmes effets en Chine comme aux Etats-Unis, au Mexique ou en Espagne. Ce qui, soit dit en passant, démontre que malgré les différences raciales ou ethniques, il y a au fond de la nature humaine un substratum psychologique commun.

Ne tenons aucun compte de ceux que l'on achète ou qui se vendent. Il y a toujours eu et il y aura vraisemblablement toujours, tant que l'argent sera roi, des hommes pour qui les avantages matériels, les honneurs et la gloire auront plus d'attrait que l'honnêteté intellectuelle et la rigidité de conscience. Et jamais peut-être la corruption n'a été plus diaboliquement employée que par les maîtres actuels de l'U. R. S. S.. On peut, sur ce point, consulter avec profit le dernier ouvrage d'André Gide sur l'U.R.S.S. (4). Les chefs de file n'ignorent rien de ce qui est ; mais ils adorent le veau d'or ; ils sont fonctionnarisés, tenus sous la menace du discrédit, de la calomnie, parfois de révélations qu'ils redoutent. Ils vivent suspendus aux mamelles de ce qu'ils appellent toujours cyniquement la révolution. Cependant, le pactole moscovite ne se déverse pas sur ceux du rang, non plus que sur tous les « intellectuels » qui lui apportent une aide souvent désintéressée. Alors ?

Rien de plus niais et de plus stupide parfois, politiquement parlant, que ce qu'il est convenu d'appeler un intellectuel. Beaucoup de ces savantasses vivent avec des œillères, cantonnés dans leur domaine. Ces « faibles d'esprit de la science », sont souvent d'une ignorance crasse dans les questions politiques ou économiques, ce qui ne les empêche pas toujours d'en disserter avec suffisance. L'adhésion de professeurs de la Sorbonne ou de Membres de l'Institut ne saurait rien prouver en faveur d'un régime politique, quel qu'il fût. Un savant, un professeur, un physicien, un astronome, un artiste, ne sont pas forcément des juges compétents en sociologie, surtout quand ils ne disposent comme moyens d'information que des apologies écrites des E. S. I. ou des excursions truquées de l'Intourist.

Par suffisance, ou — parfois — par générosité d'âme, beaucoup d'intellectuels se laissent persuader par des apparences. Les exploits de quelques aviateurs, les facilités accordées à quelques confrères par le despote du Kremlin, l'existence de quelques laboratoires-modèles, et autres critériums de même valeur, entraînent assez d'adhésions pour fournir Staline d'un stock d'admirateurs zélés dans les milieux de l'intelligentzia internationale. Ces bourgeois plus ou moins libéraux, vivant d'une façon très particulière hors du commun, sans conctact avec le réel, dans une atmosphère quelque peu factice, sont prédisposés à l'admiration a priori. Leur foi s'abreuve à la source des statistiques russes. On les leur fournit à discrétion. On sait ce que valent les statistiques en général et les russes en particulier. L'admiration de nos intellectuels participe du snobisme et de la naïveté. Au surplus, ignorant très généralement tout de la vie des grandes foules ouvrières dans leur propre pays, comment seraient-ils plus perspicaces, étant admis qu'ils cherchent à l'être, quand il s'agit d'un pays lontain ? Les « intellectuels » sont peut-être ceux dont la bonne foi est la plus facile à surprendre, ceux qui se laissent le plus aisément séduire par les schémas, les abstractions, les affirmations pseudo-scientifiques de la propagande stalinienne. Les louanges qu'on leur décerne, et les applaudissements populaires font le reste. S'apercevraient-ils de leur erreur, tous n'au-

raient pas le courage de braver les attaques en confessant leurs doutes, comme le fit André Gide.

Aux côtés des grands pontifes, dont le nom illustre ou célèbre sert d'enseigne, le bolchevisme stalinien peut compter sur l'adhésion de toute une foule obscure de « sympathisants » qui mêlent fort souvent un enthousiasme naïf à des mobiles utilitaires. Il y a beaucoup à gagner dans les entreprises pro ou péristaliniennes. Les mairies communistes et les syndicats colonisés sont riches en occasions de circonvenir les consciences des intellectuels en chômage par l'appât de quelque sinécure plus ou moins reluisante ; la cohorte des étudiants faméliques laissés pour compte aux concours, des avocats sans cause et des médecins sans clientèle, des professeurs sans emploi et des agrégés de fraiche date, est une réserve quasi inépuisable de bolcheviks de seconde zône dont l'utilité pour le stalinisme est certaine. Le problème se pose souvent pour ces déclassés : vendre leurs bras à Renault ou leur cerveau à Staline ? On ne leur demande rien, mais on leur donne l'emploi qui les sauve de la sombre mouise. Comment ne pas « sympathiser » quand on est redevable du pain à une municipalité communiste, quand on est médecin consultant d'un quelconque dispensaire de banlieue, ou que les E. S. I. ont édité quelque travail que l'auteur a, d'instinct, axé sur la « ligne » ? Sans doute, au début, la conscience proteste-t-elle quelque peu. Mais on ruse avec elle. On se cherche de bonnes raisons. On en trouve de presqu'acceptables. Et puis, la conscience définitivement chloroformée, s'endort paisiblement. Nous n'en finirions pas de décrire tous les modes parfois invraisemblables par lesquels se recrutent et s'embrigadent tant d'admirateurs en apparence désintéressés.

*
* *

Restent les masses ouvrières. Ici intervient un autre élément qui est la propension de l'être humain à croire. La méthode du néo-bolchevisme, c'est de faire appel à la foi totale, absolue, sans défaillance. Croire, telle est la vertu suprême du bolchevik cent pour cent. Croire au parti, à la Révolution, au chef aimé et en l'infaillibilité du parti et surtout du chef génial. En cela, stalinisme et hitlérisme s'apparentent très étroitement. Et pour prévenir toute manifestation d'esprit critique, pour apaiser toute inquiétude morale dans les âmes scrupuleuses, ce correctif : même si le parti se trompe, il vaut mieux se tromper avec lui qu'avoir raison hors de lui. Postulat monstrueux, auquel Trotsky lui-même ne craignit pas d'adhérer, en sacrifiant à la mystique « partiiste ».

Psychologiquement, le bolchevisme est une mystique, absolument comparable à la mystique chrétienne de l'époque inquisitoriale. Anéantissement de l'être dans une croyance collective, à forme religieuse, confiance aveugle, masochisme cérébral, volupté indéfinissable de l'entière soumission à une force supérieure : ce n'est rien d'autre que le fanatisme qui n'a rien de spécifiquement russe, mais possède un caractère universel, et qui est de tous les temps et de tous les pays. Il semble que l'être humain se complaise parfois dans cette servitude militaire. La sexologie a mis en lumière la volupté que certains individus retirent de la souffrance et de la soumission physique, d'autres de la honte ou de la punition à eux infligée. Qui dira l'étrange corrélation

entre ce qu'il est convenu d'appeler la perversion sexuelle et cette perversion de l'intellect que constitue le fanatisme ?

Comme tous les fanatismes, le bolchevisme cultive la volupté de l'obéissance passive et spécule sur la paresse intellectuelle du plus grand nombre. Comme tous les fanatiques, le bolchevik croit servir un idéal auquel il convient de tout sacrifier, à commencer de préférence par les individus autres que lui. Par une pente naturelle, tout ce qui semble contraire à cet idéal, à cet absolu, est mauvais. Tout ce qui n'est pas **pour**, sans restriction, est **contre**. Tout ce qui gêne, dans quelque mesure que ce soit, est à abattre. Pour l'adepte du bolchevisme, — comme pour le fanatique religieux, — le monde n'a que deux aspects : ce qui sert sa foi, ce qui lui fait obstacle. Il lui devient donc impossible de tolérer l'expression d'une opinion qui ne soit pas pleinement approbative, impossible de traiter avec respect un homme qui exprime des idées différentes. La foi du bolchevik étant la seule vraie, il a le devoir d'en assurer le triomphe. Par quels moyens ? **Par tous les moyens.** Car tous les moyens sont bons, et la fin les justifie. On peut remarquer la similitude absolue avec la logique rigoureuse du catholicisme au temps où il gouvernait les royaumes occidentaux, et qui lui fit entreprendre les Croisades et dresser les bûchers. L'un et l'autre procèdent du même absolutisme spirituel et aboutissent aux mêmes résultats : la persécution, l'étouffement de la pensée, la destruction physique, et là où ils ne possèdent pas le pouvoir temporel, la lutte tortueuse par les procédés les plus vils, l'opportunisme le plus gluant, et le travail de sape et de mine le plus persévérant.

Pour entretenir cette foi d'autant plus têtue qu'elle est moins raisonnée, le catholicisme a ses cérémonies ésotériques, ses rites mystérieux et ses assemblées imposantes. Le bolchevisme s'alimente de la même façon par les manifestations, les meetings où la démagogie supplante le raisonnement, ses mots d'ordre lapidaires répétés comme des litanies, ses défilés spectaculaires où l'individu acquiert la certitude d'être partie intégrante d'une grande force. (Remarquons une fois encore que ce tableau est valable sans restriction pour l'hitlérisme).

*
* *

L'homme n'a pu rejeter encore son besoin de croire. Beaucoup d'individus ne peuvent se passer d'une mystique. A ceux que la mystique religieuse ne séduit pas, le bolchevisme se présente comme une religion nouvelle, une religion laïque, une religion dont les termes ont été transposés. Le Dieu est un homme ; le paradis : un régime politique rêvé et mal défini ; les rites : des parades. Pas plus ici que là, il ne s'agit de discuter : il suffit de croire. L'activité du chrétien est accaparée par le souci de vivre selon la loi et d'accomplir ce qu'il nomme de bonnes actions. On ne demande au bolchevik ni de réfléchir, ni de discerner, mais d'être « dans la ligne ». Son activité spirituelle, son besoin de mouvement, d'action, et même de dévouement, sont satisfaits par les petites besognes quotidiennes assignées par le parti. Celles-ci sont variées et nombreuses. Beaucoup sont sans effet pratique. Peu importe. L'essentiel, c'est de donner à chacun l'impression qu'il travaille pour le parti, qu'il accomplit une tâche méritoire, et ce parti lui devient d'autant plus cher qu'il aura l'impression d'avoir plus fait pour lui, d'avoir

sacrifié davantage de temps, d'argent et de peine pour le faire vivre et grandir. La notion de la discipline absolue tue l'esprit critique. Quand la raison n'intervient pas, il est difficile de se détacher d'une croyance aveugle, douloureux de s'arracher à une foi longtemps partagée et qui ne laisserait rien après elle.

Au surplus, il y a dans la brutalité du bolchevisme stalinien, dans le sadisme de ses méthodes, un élément qui satisfait un certain goût inné de la fraction du peuple la moins cultivée, la plus misérable, pour la violence aveugle. Ici encore nous rejoignons l'hitlérisme, qui a recruté ses plus féroces mercenaires parmi la plèbe inculte.

Il est facile de faire revivre dans les esprits frustes l'instinct ancestral de brutalité. Le stalinisme trouve pour cette besogne de précieux alliés parmi cette intelligentzia qui admet aisément la raison d'Etat. Et il ne manquera jamais d'esprits subtils pour donner aux pires violences des justifications philosophiques, éthiques, voire scientifiques. Il y a des individus cultivés qui sont des sadiques moraux, des maniaques de la discipline, des monomanes de la délation, des procureurs-maximum pour Tribunaux du Peuple. Ces cas de tératologie mentale se manifestent indépendamment de la croyance, pour la seule fin a poursuivre. Il y a trois siècles, Vichinsky eut été inquisiteur. Nous avons ici d'innombrables Vichinsky en puissance qui brûlent de faire leurs preuves, — aux dépens des hérétiques que nous sommes. Ils trouvent et trouveront audience auprès des couches prolétariennes d'esprit grégaire, moins responsables qu'eux.

Nous ne disons pas que dans l'enfantement d'une révolution, il n'y aura pas de bagarres, pas de violences, pas de sang. Du moins espérons-nous qu'on les pourra réduire au minimum, et non en ériger la pratique en système. Mais trop de prolétaires ne voient la révolution qu'à travers son aspect violent. Dans le bolchevisme stalinien, ils ne s'étonnent donc pas de trouver encore — vingt ans après la prise du pouvoir ! — des épisodes sanglants. Crédule, l'ouvrier habitué à la trahison, aux lâchages, aux retournements de vestes, n'a pas de peine à admettre que les plus grands manitous peuvent être des traîtres, que les généraux espionnent et que les révolutionnaires éprouvés d'hier sont passés à l'ennemi. Qu'on les fusille, il y applaudit. Et peut-être même sa foi dans un régime capable d'une telle rigidité, d'une telle dureté, s'en trouve-t-elle accrue, parce qu'il a vu autour de lui trop de traîtres et de lâcheurs — les vrais — trouver leur récompense.

Il faut cesser d'espérer que les excès même du stalinisme amèneront rapidement une désaffectation parmi son public ouvrier. Nous craignons que le contraire ne soit vrai. Staline peut fusiller encore beaucoup de grands personnages sans que la masse de ses partisans à l'étranger crie assez. Car s'il les acclame, l'homme du rang craint, envie, jalouse obscurément (et donc, hait), ses chefs. Qu'ils tombent eux aussi sous les coups de la loi draconienne, le rassure à la fois et le venge. La Roche Tarpéienne reste près du Capitole. Et aucun « fils du peuple » n'est à l'abri de ces revirements.

*
* *

La réussite du bolchevisme transformé en mystique et mis au service d'un ordre social désormais conservateur, voire réactionnaire, n'est pas

aussi surprenant qu'il y paraît tout d'abord. On peut s'étonner de la facilité avec laquelle ses croyants acceptent comme vérités les mensonges les plus impudents, trouver surprenant leur aveuglement, s'indigner de leur manque total de discernement. Et cependant n'y a-t-il pas aussi des gens qui croient aux fables ridicules des religions, qui refusent toute démonstration contraire et admettent tous les dogmes sans s'efforcer de comprendre ?

Le rationalisme est loin d'avoir conquis l'ensemble des esprits. Il n'est que trop facile, par les moyens appropriés, qui sont essentiellement: l'affirmation catégorique et répétée, les manifestations de masses où la foule s'exalte, la propagande visuelle et auditive susceptible de frapper l'imagination, de susciter une croyance aussi tenace que déraisonnable et peu raisonnée. Tel nous paraît être le secret de l'emprise actuelle du néo-bolchevisme sur une fraction importante de prolétaires. Cette emprise existe dans la mesure où l'esprit humain n'a pas réussi à se débarrasser du besoin de croire, où l'homme ressent pour le mysticisme un attrait d'autant plus grand qu'il est moins cultivé, où la pensée n'a pas su s'exercer à la pratique du libre examen et de la libre critique.

Le néo-bolchevisme bénéficie des tares que la société autoritaire et l'oppression capitaliste ont laissé subsister dans l'âme des foules, et reniant ses origines, il tend à les perpétuer. **Ce n'est rien autre que le résidu idéologique d'une révolution manquée.**

Jacques PERDU.

---

(1) Rosa Luxembourg. *La Révolution Russe.* 1917. — (Réédité par Spartacus, 15, rue de la Huchette, Paris (5e).

(2) La prise du pouvoir par les bolcheviks ne fut pas la conséquence d'une adhésion consciente des masses, ni de l'existence d'un parti nombreux et discipliné. Dans une certaine mesure, elle fut amenée par la décomposition de toute l'armature de la société tsariste. (Cf. Rodzianko, *Le Règne de Raspoutine*), par la myopie politique du rhéteur bourgeois Kérensky, (Cf. ses mémoires : *La Révolution Russe.*) Pour bien comprendre la raison de ce succès, d'ailleurs longtemps indécis, il faut lire : Jonh Reed : *Dix jours qui ébranlèrent le monde,* et Victor-Serge, *L'An I de la Révolution.*

(3) Tout cela est très clairement et savamment exposé dans le *Staline,* de Boris Souvarine. P. 1936. Plon.

(4) *Retouches à mon retour d'Urss,* Paris 1937. Gallimard (9 fr.).

J. COFFINET.

L'ETATISME ET LE CAPITALISME

Il faut dire, et redire, et répéter qu'il n'y a rien de commun entre le socialisme et les interventions croissantes de l'Etat dans tous les domaines de la vie humaine. Les représentants attardés du vieux libéralisme ont sans doute raison de qualifier péjorativement ces interventions d'étatisme ; mais l'étatisme n'est pas le socialisme.

Ce n'est pas assez de dire que l'étatisme n'est pas le socialisme : nulle forme d'étatisme n'est le socialisme. Ceci mérite-t-il un développement ? En vérité ce n'est pas nouveau et il est aisé de se référer aux textes socialistes qui l'ont, dès longtemps, établi.

Aujourd'hui, il est plus utile de montrer que non seulement l'étatisme n'est pas du socialisme mais qu'il n'est plus même du capitalisme.

Le fascisme a d'abord été compris comme la dictature du capitalisme aux prises avec la crise, avec sa crise. C'était le jugement le plus commode : il ne modifie pas le schéma du capitalisme préparant et engendrant le socialisme. Le malheur, c'est que l'examen que nous pouvons déjà faire, hélas, avec le recul des années, ne permette pas de le trouver juste. Seuls ne voient rien de changé ceux qui veulent continuer à espérer sans agir, à rêver sans prévoir, à imaginer sans construire et qui rouleront de l'inaction à l'abandon, de l'abandon à la défaite, de la défaite à la déroute et de la déroute à la trahison ou la disparition.

C'est notre intérêt de rechercher et de dénoncer impitoyablement les idées pernicieuses que nous dictent la force de l'habitude, la paresse et la lâcheté. Il a pu paraître, pendant un temps, que Marx avait si bien, si exactement tout prévu qu'il n'avait laissé à faire à ses disciples que des travaux de détail. C'était peut-être vrai ; encore qu'il soit nécessaire, même pour les jugements les mieux fondés, de toujours refaire le travail d'élaboration, d'en repenser tous les termes, tous les rapports. Mais il s'agit bien de cela ! Loin d'être les maîtres des événements, nous n'en sommes que les jouets. Loin de pouvoir prévoir, nous ne pouvons même plus **expliquer**. Loin de n'avoir qu'à vérifier, par excès de conscience ou pour notre satisfaction intellectuelle, la **coïncidence** de la doctrine et des faits, nous devons en contester la **différence** et en tirer les conséquences. De nos maîtres, nous ne pouvons plus garder que la méthode et l'exemple. Au fait, n'est-ce pas le plus important ?

Je dis que l'étatisme n'est plus du capitalisme.

L'Allemagne nationale socialiste est le pays capitaliste où les interventions de l'Etat dans la vie humaine ont pris leur plus grande extension. A plus d'un titre, elle peut servir d'exemple. Qu'y est donc devenu le capitalisme ?

Le capitalisme n'est qu'une économie marchande développée, où la force de travail elle-même est devenue une marchandise qui se vend et s'achète sur le marché du travail, une économie où la loi de la valeur, par l'intermédiaire de la liberté de la concurrence, ordonne la production, règle les échanges et distribue les revenus.

Dans l'économie du Troisième Reich, la concurrence ne joue plus de rôle important (1). Toute l'activité économique est organisée, d'une part, géographiquement dans les chambres économiques régionales et les chambres d'industrie et de commerce, d'autre part par professions dans les six groupes du Reich : industrie, commerce, banque, transports, assurances, énergie, et dans des groupes économiques, des groupes professionnels et des sous-groupes professionnels. Tous ces organismes ont pour rôle essentiel d'assurer l'exécution des décisions du gouvernement.

A quoi il faut ajouter le puissant organe de direction économique qu'est l'Office du Reich pour le contrôle des devises, qui dirige pratiquement tous les échanges extérieurs, et les pouvoirs donnés au Minister Prasident Oberstgeneral Gœring, chargé du plan de quatre ans.

Les syndicats ouvriers et patronaux ont été remplacés par une nouvelle organisation : le Front du Travail, entièrement entre les mains du Parti hitlérien, qui dirige ainsi toute l'activité sociale du pays. Le droit de grève, bien entendu, n'existe plus. Les questions de travail et de salaires sont réglées par un curateur du travail nommé par le gouvernement du Reich. Si les chefs d'entreprise bénéficient de l'enrégimentement de leurs ouvriers et du pouvoir absolu qu'ils possèdent vis-à-vis de ceux-ci dans leurs usines, ils sont en revanche eux-mêmes assujettis à l'enrégimentement obligatoire aux divers groupes corporatifs et étroitement surveillés par l'Etat.

Le contrôle des banques est assuré par l'Administration du Contrôle et le commissaire du Reich pour les affaires de crédit, et a pour résultat des règlements généraux auxquels les banques doivent se soumettre, le droit pour les représentants de l'Etat de prendre connaissance des comptabilités, des correspondances, d'assister aux assemblées, de les convoquer, et même de limiter la distribution des dividendes.

La grande loi de l'activité économique, dans le régime capitaliste, c'est la loi de la valeur, qui fait que les produits sont échangés selon la quantité de travail « socialement nécessaire » qu'ils représentent. L'art du capitaliste qui connaît son métier c'est d'augmenter la productivité du travail dans son usine, c'est-à-dire de produire plus avec moins de travail dépensé, par conséquent l'art d'évincer les concurrents par un prix de vente moins élevé. C'est d'elle que procède la concentration des moyens de production, d'elle la loi de la surpopulation relative et la loi de la baisse tendancielle du taux du profit. Or, le règne de cette loi omnipotente et omniprésente a cessé dans l'économie du Troisième Reich, en même temps que celui de la concurrence. On ne peut pas dire que la loi de la valeur a complètement disparu ; mais elle a perdu son rôle principal, son rôle de régulateur de l'économie, son rôle de distributeur des produits et des revenus (2).

Pour établir une nouvelle entreprise, le capitaliste allemand doit avoir l'autorisation de l'Etat qui ne l'accorde qu'en raison d'intérêts tout à fait étrangers à ceux du demandeur. Son entreprise mise en train, le capitaliste ne peut acquérir de matières premières que dans

la mesure où le plan de quatre ans le lui permet, et où les Offices de surveillance l'y autorisent. Veut-il embaucher des salariés ? Là encore l'Etat, sous la forme du plan de quatre ans, intervient. Et si notre capitaliste obtient les ouvriers qu'il demande, leurs salaires seront fixés par le curateur du travail, représentant de l'Etat. A-t-il besoin de crédits ? Il devra s'adresser à des banques entièrement contrôlées par l'Etat. Les marchandises sont-elles terminées ? Leur prix devra être fixé sous la surveillance et le contrôle des multiples organismes de l'économie. Ses bénéfices sont ainsi étroitement surveillés par l'Etat. En vérité, il les tient de l'Etat. Celui-ci le veut-il ? Les bénéfices seront supprimés totalement par l'augmentation des salaires, ou la diminution des prix. Ou l'entreprise sera paralysée par la privation des matières premières ou de la main-d'œuvre.

Mais supposons l'entreprise marchant avec un bénéfice « honnête ». Les dépôts en banque de notre capitaliste croîtront. L'Administration du contrôle des banques s'en apercevra et pourra très facilement « inviter » l'heureux bénéficiaire à souscrire aux emprunts du Reich et des collectivités publiques. S'il restait encore un dépôt suffisant, le désir de ce capitaliste serait sans doute de le faire fructifier en le réinvestissant dans son industrie ou dans une autre industrie. Une fois encore il ne le pourrait qu'en passant par les organismes économiques qui, sous la tutelle de l'Etat, « dirigent » les nouveaux investissements.

Et il s'agit ici d'une entreprise travaillant pour le commerce intérieur. Que serait-ce si elle devait travailler pour l'exportation ? Inutile d'en parler. Les constatations faites jusqu'ici suffisent pour mon propos. Par quelque côté qu'on aborde l'organisation sociale dans l'Allemagne nationale-socialiste, on trouve les rapports de production capitalistes entièrement bouleversés.

La loi fondamentale, la loi régulatrice de l'économie capitaliste est déchue de sa dignité et ne se survit que péniblement. Le « moteur » de la production capitaliste, l'appropriation de surtravail dans l'intention de produire de la plus-value : déchu aussi, enchaîné, dirigé.

Et le salaire, pour être apparemment moins touché, est considérablement modifié. Je parle, ici, évidemment, en observateur constatant objectivement les faits. Pour l'ouvrier allemand, son salaire s'est modifié dans le sens de la baisse du pouvoir d'achat et c'est sans doute la principale constatation qu'il fait ; toutefois, s'il se trouve mobilisé pour travailler sur la ligne Siegfried il s'aperçoit en même temps que quelque chose aussi est changé dans sa condition d'ouvrier, quelque chose qui n'a guère de rapport avec le salariat. Pour n'être pas incomplet, il faut aussi parler du salaire collectif que représentent dans une mesure qu'il reste à déterminer, les différents Offices qui, groupés à l'intérieur de l'Office spécial de la force par la joie, fonctionnent en rapport avec le Front du Travail : l'Office de culture, chargé des conférences et des soirées théâtrales ou musicales ; l'Office des sports ; l'Office des voyages organisés ; l'Office de secours mutuel ; l'Office de vacances ; l'Office de l'enseignement ; l'Office de la beauté du travail, etc. On pourrait m'objecter que ces constatations peuvent être plus ou moins faites dans d'autres pays, en particulier dans les pays démocratiques. Oui, mais il n'est pas sans importance que ce soit « plus ou moins ». La quantité joue ici un rôle très important. Un peu plus... un peu moins... et voici le caractère des relations sociales entièrement changé, et voici toute liberté individuelle abolie.

L'économie allemande n'est plus capitaliste. De larges secteurs de son activité paraissent encore capitalistes, c'est vrai. Mais les éléments fondamentaux de l'économie capitaliste ont perdu, dans le Troisième Reich, leur fonction principale et cessent, en conséquence, de caractériser l'économie.

Qu'est donc, alors, l'économie allemande ? Est-elle une forme sociale originale ? Une forme sociale durable ? Une forme sociale saine, destinée à augmenter la productivité du travail humain et à accroître nos richesses ? Est-elle la négation de nos espoirs ou la forme transitoire vers le socialisme ? Les questions se pressent plus vite qu'on ne peut répondre.

L'économie étatique est, en vérité, un essai empirique de « synthèse » des contradictions du capitalisme. Au moment où l'économie capitaliste était devenue insupportable pour la société, en l'absence de l'action prévue du prolétariat, le national-socialisme a tenté de résoudre les problèmes posés. En ce sens l'économie allemande est bien une tentative originale. Une tentative dont les éléments peuvent être retrouvés bien avant l'existence d'un Etat national-socialiste, naturellement Mais une tentative originale quand même puisqu'elle cherche à résoudre les difficultés capitalistes en s'éloignant, d'une manière délibérée ou non, du capitalisme, tout en repoussant le socialisme.

Mais est-ce une synthèse réelle, qui permettra un nouveau progrès humain ? Je ne le crois pas. L'économie du Troisième Reich n'a pas apporté de modification fondamentale à l'organisation technique de la production. Bien au contraire, elle en a considérablement renforcé la tendance à la concentration des moyens de production. Et là gît sa faiblesse. En effet, un tel appareil productif, concu pour la production en séries énormes de produits bon marché est nécessairement lié à la recherche de marchés extérieurs, donc à un impérialisme extérieur, donc à une politique de force à l'intérieur. Il est non moins nécessairement lié à un gaspillage de force humaine considérable, plus considérable que dans le régime capitaliste. La loi de la valeur n'a pas encore été remplacée par une comptabilité claire de la « dépense de force de travail », d'où des tâtonnements, des erreurs, des abus et des profits coûteux. La question se pose même de savoir si l'augmentation de la productivité du travail ne peut pas, dans ces conditions désordonnées, avoir pour conséquence une diminution réelle de la richesse sociale, si le nouvel appareil productif ne coûte pas, tout compte fait, plus de travail que le précédent.

---

(1) Pour l'étude de l'économie allemande je renvoie le lecteur soucieux d'une information plus complète à l'excellent travail, qu'on ne saurait assez louer, de M. André Piertier, publié dans le Centre d'Etudes de Politique Etrangère, sous le titre : *Le contrôle des devises dans l'économie du Troisième Reich.* Je regrette de n'avoir pu le citer chaque fois qu'il aurait été utile de le faire.

(2) Il est évident que le sujet des modifications subies par la loi de la valeur dans l'économie allemande mériterait une discussion large et méthodique qu'il n'est pas possible, pour le moment, de publier sans alourdir la revue au détriment des autres rubriques. Je me contenterai de rappeler que le travail, ici, nous est facilité par les discussions auxquelles l'économie soviétique a donné lieu. Le lecteur français non pressé pourra lire, ou relire, avec fruit, dans *L'économie soviétique,* de Lucien Laurat, le chapitre IV : Les catégories économiques fondamentales dans la société soviétique.

les Hommes et les Œuvres

Trois lettres inédites de Victor Hugo

Le *Bulletin of the International Institute for social History* d'Amsterdam, publie dans son dernier numéro de 1938 des lettres inédites de Victor Hugo à Alexandre Herzen, courageux adversaire du despotisme russe qui le contraignit à l'exil.

Le « Bulletin » presqu'entièrement rédigé en Anglais, étant peu accessible au public français, nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant ces lettres, témoignages précieux de la pensée du grand poète français.

Ce qui attire surtout notre attention c'est la force de conviction internationale dont témoigne chacune de ces lettres écrites pourtant sous l'Empire autoritaire et dans une époque de noire réaction européenne.

A presque cent ans de distance, la leçon n'est pas négligeable, surtout dans l'Europe cloisonnée et bestialement nationaliste dans laquelle nous vivons.

R. L.

Marine Terrace, 25 *juillet* 1855.

Cher concitoyen — car il n'y a qu'une cité, et en attendant la république universelle, l'exil est une patrie commune — vous avez une grande pensée. J'y adhère avec empressement et joie. Vous voulez diviser ce qui s'allie, les rois, et unir ce qu'on divise, les peuples. Vous voulez réconcilier la Russie, rallumer l'aube du nord, jeter un cri libre en langue moscovite, prendre la main de la grande famille slave et la mettre dans la main de la grande famille humaine. Vous faites acte d'européen, vous faites acte d'homme, vous faites acte d'esprit ; c'est bien. Vous prouvez que la politique, quand elle est haute est la plus haute des philosophies. La revue que vous fondez (1) *sera un des plus nobles drapeaux de l'idée. Je vous applaudis, je vous remercie, je vous félicite ; et, si un tel mot convient au peu que je suis, je vous encourage.*

Accablé plus que jamais, de travaux de toute sorte, je serai pour vous plutôt un coopérateur qu'un collaborateur. Mais comptez sur tout le concours qui me sera possible et sur ma profonde sympathie. Vous voulez bien me demander mon adhésion ; vous voyez qu'elle va à vous d'elle-même.

Le moment est bien choisi pour jeter la parole d'union et d'amour. L'heure est formidable. Il y a des foudres et des éclairs. C'est de ces nuées-là que sortent les arches d'alliance.

Je vous serre fraternellement la main.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 13 *août* 1858.

Votre écrit, mon vaillant et cher concitoyen, est substantiel comme la conviction (2). *Je vous appelle concitoyen, car vous et moi, nous n'avons qu'une patrie, l'avenir, qu'une cité, l'unité humaine. Vous venez de jeter sur la situation un grand coup d'œil ; je suis d'accord avec vous sur presque tous les points, et c'est du fond du cœur et en vous criant courage que je vous envoie mon fraternel serrement de main.*

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 15 *juillet* 1860.

Cher compatriote de l'exil — (car l'exil est à cette heure la patrie des âmes honnêtes), je vous serre la main. Je vous remercie du livre excellent que vous m'avez envoyé (3), *vos mémoires*

(1) *L'Etoile polaire.* Revue fondée par Herzen à Londres où il s'était réfugié et où, près des révolutionnaires français Louis Blanc, Félix Pyat, Schœlcher, il avait établi son centre de propagande.

(2) Etude de Herzen sur la France et l'Angleterre.

(3) Mémoires de Herzen, 1er volume.

sont un registre d'honneur, de foi, de haute intelligence et de vertu. Vous savez bien penser et bien souffrir ; les deux plus grands dons que puisse recevoir l'âme humaine. Je vous félicite du fond du cœur.

Je ne regrette, dans ce beau et bon livre qu'une page (218) (4) ; *vous étiez plus que personne digne d'apprécier cette grande génération de* 1830 *qui, en France, a complété la révolution des faits par la révolution des idées, qui a enfanté d'un seul jet le socialisme et le romantisme, c'est-à-dire le monde nouveau avec son verbe, et qui continue aujourd'hui son apostolat dans la résistance et son sacerdoce dans la proscription. Un jour cette idée de justice vous saisira, et vous glorifierez la jeunesse de* 1830 *en flétrissant la jeunesse de* 1860.

A cette page près, je vous le répète, j'applaudis votre livre d'un bout à l'autre. Vous faites haïr le despotisme, vous aidez à l'écrasement de l'infâme ; il y a en vous un combattant intrépide et un penseur généreux. Je suis avec vous.

VICTOR HUGO.

(4) Voici le passage qui a provoqué la protestation de Victor Hugo :

« Les derniers jeunes gens qu'ait produits la France sont les Saint-Simoniens et les Fouriéristes. Quelques exceptions ne sauraient changer le caractère platement prosaïque de la jeunesse française actuelle. Escousse et Lebras se sont suicidés, parce qu'ils se sentaient jeunes dans une société de vieillards. Les autres se débattaient comme le poisson jeté sur un rivage boueux, jusqu'à ce qu'ils tombassent sur quelque barricade, où se fussent laissé prendre à l'hameçon jésuitique.

« Mais les droits de l'âge sont imprescriptibles, la plus grande partie des jeunes gens, en France, passent actuellement leur temps d'une façon *artistique*, c'est-à-dire que, s'ils sont pauvres, ils boivent dans de petits cafés, avec de petites grisettes du quartier latin ; ou dans de grands cafés, avec de grandes lorettes, s'ils ont de l'argent. Ce n'est point Schiller, mais Paul de Kock qui est leur héros ; ils épuisent à la hâte et assez misérablement leurs forces, leur énergie, tout ce qu'ils ont de jeune, et ils sont prêts... à être commis marchands. La période artistique de la jeunesse française ne laisse au fond du cœur qu'une seule passion, l'amour de l'argent, et tous les autres intérêts de la vie lui sont sacrifiés ; ces hommes pratiques se moquent des questions sociales, ils méprisent les femmes par suite des nombreuses victoires qu'ils ont remportées sur les filles *soumises* par métier ».

Soulignons l'intérêt de cette discussion relative à la jeunesse littéraire, discussion qui demeure actuelle à beaucoup d'égards. Ce problème se pose depuis le romantisme et le milieux de poètes et d'artistes « d'avant-garde » sont encore aujourd'hui l'objet de jugements aussi opposés que ceux de Herzen et de Hugo. Il est vrai qu'ils ne parlaient sans doute pas des mêmes hommes. La situation difficile de la poésie et de l'art depuis 150 ans aboutit, suivant les hommes, aux résultats les plus divergents, s'échelonnant du meilleur au plus bas.

Retenons toutefois la formule de Hugo, suivant laquelle *le romantisme est le verbe du socialisme.* Toute la force du romantisme a bien résidé, en France surtout, de ce qu'il a brisé de désuet ou de contraignant, de ce qu'il a élargi dans l'homme, même quand les limites imposées par l'évolution et les vicissitudes sociales ne lui ont pas permis de trouver des voies suffisamment nouvelles et agressives à l'égard du vieux monde.

AU CINEMA : La propagande indirecte

Qui croit encore qu'un discours de Maurice Thorez dans un film ou une allocution de Léon Blum au cinéma, aient la moindre valeur de propagande ? Les convaincus s'attristent et les indifférents s'amusent aux productions de **Ciné Liberté** ou de la **Section cinématographique S. F. I. O.** Les films soviétiques, après avoir attiré par leur nouveauté, font le vide dans les salles comme de vraies conférences patriotiques. C'est bien abandonnent la propagande directe et renoncent à vous assommer avec le père de Foucauld, Sainte Thérèse simple. Les catholiques eux-mêmes

ou le cardinal Lavigerie. !

Comme la propagande bourgeoise indirecte est donc plus efficace ! Surtout au cinéma. Cette bonne vieille méthode papelarde qui montre tous les domestiques comme des voleurs, tous les ouvriers comme des illétrés ou des ivrognes, tous les révolutionnaires comme des envieux, des démagogues ou des espions. Si l'on suppose que le même travail s'exerce dans les livres, dans les journaux, à la radio. Le prêtre est bon, l'officier droit et brave, le patron juste. Et voici le bon vieux complexe prolétarien d'infériorité qui réapparaît, l'ouvrier qui enlève sa casquette lorsqu'il parle à un Monsieur, où qui s'emporte inconsidérément s'il se juge offensé. Humilité ou colère tout aussi profitable à l'adversaire.

La propagande indirecte est en pleine forme, au cinéma de l'année 1939 commençante — je parle de la propagande bourgeoise, car la gauche tire son chapeau aux films de Sacha Guitry. Mieux ! **Les journaux de gauche ont vendu leurs critiques cinématographiques à des agences de publicité.** Nous y reviendrons un jour.

Cette propagande indirecte, il faut la dénoncer sans relache, **car personne ne le fait.** Rappelons pour mémoire les films sur la Révolution Irlandaise où seuls les socialistes saccageaient les boutiques et le très habile film croix de feu, qui **continue à passer en province** sous plusieurs titres dont : **Cessez le feu** et **Amis comme autrefois.**

Si l'on consulte les programmes du mois, quelle salade de propagande indirecte. Sacha Guitry **remonte les Champs Elysées,** en compagnie de M. Louis Lévy, du **Populaire** et, fait de la propagande monarchiste car les rois ont économisé notre argent, tandis que Marat est un tigre altéré de sang.

Alerte en Méditérranée, le ministre de la marine a enfin son grand film et obtient par une pression directe en pleine séance du jury, le **grand prix du cinéma ;** sans que se scandale émeuve beaucoup la presse.

Le révolté et le **Déserteur** (en préparation), apprennent au grand public comment l'on mate les petits soldats, par la force et par la douceur et comment on leur inspire le remords de leurs mauvaises inspirations.

Mon curé chez les Riches, c'est plutôt le brave curé de campagne. Avec un peu de politique là-dessous, on voit des élections et vous pensez comment sont traités les candidats. Citation du **Populaire,** à propos de ce film « on rit.... enfin parce que les députés en quête d'électeurs prêtent toujours à la moquerie » signé, Dominique Dereure. On sait ici ce qu'il faut penser du parlementarisme, mais le **Populaire** n'a guère l'habitude de le déconsidérer. A quel parti appartient ce singulier rédacteur ? Social Français où S. F. I. O. ?

La propagande indirecte de droite apparaît même dans les films de gauche. Je dis que la **Bête humaine,** par ailleurs un très beau film, fait de la propagande indirecte pour la guerre car Renoir a coupé l'élément antimilitariste qui avait été très nettement marqué par Emile Zola. Sans doute ce mensonge par omission vient à un moment singulièrement opportun. Mais on connaît les amitiés politiques de Jean Renoir fondateur de Ciné Liberté.

Par contraste **Le quai des Brumes,** fait de la propagande indirecte pour la paix. N'y voit-on pas... Horreur !, un déserteur ? Mais remarquez le singulier contraste, — Une vive campagne se déchaîne pour la « morale » au cinéma. Personne n'attaque la **Bête Humaine,** dont pourtant les personnages principaux sont tarés médicalement, psychologiquement et moralement. Toute la presse de droite se déchaîne contre le **Quai des Brumes,** dont les acteurs Gabin et Michèle Morgan, sont montrés comme sains, nobles, francs, loyaux, où les personnages malsains, Simon et Brasseur sont indiqués comme antipathiques et du reste chatiés.

Amis lecteurs ! Apprenez à déceler la propagande indirecte !

Michel FERNET.

NOTES

M. Michel Duran, du **Canard Enchaîné,** participe à la campagne pour la moralité et réclame des films gais. Il est du reste auteur et n'écrit point de drames.

Hôtel du Nord, le nouveau film de Carné, d'après le roman de Dabit. — Très attendu, trop attendu car la déception peut suivre l'excès d'espérance. Film très intéressant, d'excellente inspiration, fort bien mis en scène. Atmosphère prenante du canal de la Villette. Le seul reproche à faire c'est la dispersion du sujet sur de trop nombreux personnages. — Arletty remarquable.

La Bête Humaine, un des meilleurs films de Renoir. Pas émouvant mais angoissant. Admirablement joué par Gabin, Simone Simon, Ledoux. A part l'escamotage de l'antimilitarisme, film acceptable en tous points, contient un remarquable documentaire sur les cheminots.

J'étais une aventurière. Du faux Lubitsch, pour français moyen — Un film sur les escrocs internationaux — Se laisse voir — la presse de droite ne crie pas à l'immoralité. M. Raymond Bernard, est un metteur en scène médiocre mais patriote.

Prison de Femmes. — Le peu reluisant Carco, présente en jouant lui-même, et faux, un dialogue en faux argot parlé par de faux marlous et de fausses putains. La presse de droite ne crie pas à l'immoralité mais M. Carco à des amis dans toutes les académies.

Le Capitaine Benoit. — Film moral et stupide. Les traitres y foisonnent.

Voyez **la Femme du Boulanger** — **Carrefour** — **Le quai des Brumes,** si vous ne l'avez pas encore vu.

Bilan du Théâtre II

On a beaucoup parlé durant ces dernières années des théâtres du Cartel. On pouvait attendre beaucoup, semblait-il, de cet effort de directeurs qui se proposaient de poursuivre la tâche entreprise si heureusement par Jacques Copeau, au *Vieux-Colombier.*

L'énigme Copeau, d'ailleurs, demeure entière. On ne comprend pas que l'homme qui a fait le plus pour le théâtre français moderne ait abandonné une œuvre d'une telle qualité. J'ai demandé un jour à Copeau les raisons de cette désertion ; les explications qu'il m'a données m'ont paru assez confuses, nullement convaincantes en tout cas.

Comme on le sait, deux des disciples les plus brillants de Jacques Copeau, Charles Dullin et Louis Jouvet, devinrent à leur tour directeurs de théâtre.

C'est de ce dernier que je voudrais parler aujourd'hui, plus spécialement. Comédien intelligent — le fait est assez singulier pour qu'on le relève — Jouvet n'a pas tardé à se spécialiser dans un théâtre de tout repos. Sa formule était extrêmement simple : une pièce bien faite, on pourrait même dire faite sur mesure pour lui. Les spectateurs souriaient à la première réplique de Jouvet. La partie était gagnée. Quant au théâtre, avec ce qu'il comporte de grandeur, de recherches, d'essais, de désintéressement, mon Dieu, il n'en fut à vrai dire jamais question. On ne saurait songer à tout.

Depuis, la courbe Jouvet s'est accentuée. On aurait pu croire que son activité au cinéma marquerait cet art, on pouvait espérer que son action serait aussi heureuse que celle de l'admirable Gabin, auquel un article insane de « l'Œuvre » reprochait d'avoir refusé une somme énorme pour tourner un navet. Mais Jouvet n'a point de ces sortes de scrupules. Nous l'avons vu dans les productions les plus médiocres qui se puissent imaginer.

Il est amusant de voir cet acteur publier aujourd'hui ses réflexions sur le comédien. Car, la première réflexion qui aurait pu lui venir à l'esprit, et qu'il eût pu inscrire en exergue, n'était-ce pas le respect de son art ?

Non, ce n'est point avec un homme de cette sorte que le théâtre français pourra aller de l'avant. Et la chose est d'autant plus désolante qu'il est hors de doute, à mon sens, que si Jouvet avait vraiment l'amour de son métier, il eût pu devenir un animateur étonnant, un rajeunisseur incomparable, donner au théâtre moderne un élan magnifique.

Mais on sait du reste que rien de grand, dans quelque domaine que ce soit, ne se fait sans caractère. Il y a toujours un moment où l'artiste est appelé à choisir entre la facilité, avec tous les avantages que cela comporte, et le combat pour son art.

Jouvet a choisi. Et c'est dommage.

Marc BERNARD.

A TRAVERS LES LIVRES

Les Jésuites
ou la science de la Contre-Révolution

Il convient de dénoncer une fois de plus, comme l'une des déviations dangereuses de la pensée marxiste, l'idée que l'évolution de l'économie suffit à engendrer automatiquement les formes sociales nouvelles les mieux appropriées au progrès de la technique et que, par exemple, le socialisme est l'aboutissant inévitable de la concentration des entreprises et des capitaux et de la prolétarisation de masses toujours plus nombreuses. Ayant substitué la foi en des schémas tout préparés à l'observation attentive de la vie réelle, la vieille social-démocratie s'était figuré qu'en additionnant les cartes syndicales, les bulletins de vote et les sièges au Parlement on parviendrait fatalement au socialisme. Commettant une erreur semblable, les bureaucrates staliniens avaient cru voir dans la victoire du national-socialisme une preuve de la radicalisation des masses, le dernier réflexe du capitalisme agonisant, une étape suprême, inévitable mais de courte durée, vers la libération du prolétariat. Et, comme leurs convictions révolutionnaires n'avaient jamais été bien grandes, ils ont pris aisément leur parti, les uns et les autres, du démenti que leur donnaient les faits. Abjurant le mythe du socialisme inévitable ils ont reporté tous leurs espoirs sur le capitalisme et la démocratie bourgeoise auxquels ils accordent généreusement une vie illimitée.

Dans son étude sur les Jésuites (1), F. A. Ridley s'est attaqué avec succès à cette superstition — dont il faudrait rechercher l'origine idéaliste dans une personnification de l'Histoire, une déification du « Zeitgeist » — qui confère un caractère de fatalité aux processus historiques. Ridley éprouve d'ailleurs un tel enthousiasme mêlé d'humour à confronter les époques et leurs grands hommes, à saisir les fils conducteurs, à dégager les faits significatifs de la masse des matériaux, que c'est un véritable plaisir de le suivre dans ses démonstrations.

A partir du 16e siècle, le rythme de l'évolution économique et sociale, demeuré extrêmement lent durant tout le Moyen-Age, se précipite et prend une allure révolutionnaire. Des navigateurs hardis, partis à la recherche des métaux précieux et des épices, découvrent le Nouveau Monde. Par suite de l'accélération des échanges et de la constitution d'un marché mondial, le commerce se substitue partout à l'économie naturelle qui domine à l'époque féodale. Les luttes de classes acquièrent une violence encore inconnue, les vieux cadres de la société médiévale, communautés villageoises, corporations, sont brisés, les paysans sont expropriés, les artisans ruinés. Ces bouleversements sociaux s'accompagnent de grandes misères, et d'un sentiment général d'insécurité et d'angoisse. Cependant la nouvelle classe marchande, enrichie des dépouilles des terres lointaines et du trafic des esclaves, accumule les

capitaux qui lui permettront de procéder à l'industrialisation de l'Europe occidentale. Insuffisamment puissante encore pour s'emparer du pouvoir politique, elle se place sous l'égide de l'Etat monarchique qu'elle soutient dans ses luttes contre la noblesse féodale et la théocratie médiévale. Celui-ci, en échange, associe la classe marchande à la gestion de ses monopoles maritimes et coloniaux.

La révolution économique s'accompagne d'une révolution scientifique et culturelle. Les découvertes maritimes, les progrès de l'astronomie anéantissent la vieille conception anthropocentriste du monde et ébranlent les bases de la théologie. Les Humanistes qui, par opportunisme, évitent de rompre ouvertement avec l'Eglise opposent cependant la culture et la philosophie classiques à la scolastique, la raison à la foi, l'homme à Dieu. C'en est fini de la vieille humilité chrétienne, de la crainte des châtiments de l'autre monde. L'esprit nouveau s'incarne dans les grandes figures de l'époque, individus conscients de la puissance accrue que leur confère la domination des forces naturelles, affamés de profit, de gloire, dévorée par une curiosité intellectuelle insatiable, adoptant l'attitude des Lucifer et des Prométhée, et lançant leur défi au destin.

Les vieilles croyances, l'ancienne conception du monde sont fortement ébranlées. Cependant ce n'est qu'à partir du 18e siècle que la lutte de la bourgeoisie commerçante pour le pouvoir sera débarrassée de son voile religieux. D'autre part, c'est seulement dans la mesure où ils s'appuient sur les forces ascendantes : état monarchique ou classe marchande, que les réformateurs religieux, insurgés contre l'autorité romaine, peuvent prétendre à une victoire durable. L'athéisme est cruellement persécuté (Dolet, Servet, Bruno). Les églises rationalistes (comme celle des Sociniens) qui ne groupent que des individus qui comptent d'ailleurs parmi les plus avancés des humanistes, mais ne s'appuient sur aucun mouvement social, doivent chercher un refuge en Europe orientale. Luther, s'il a su, en parfait démagogue, soulever le peuple contre l'oppression pontificale, n'a pas hésité à soutenir les princes allemands dans la répression de l'insurrection paysanne (1525). Et la Commune des paysans et artisans anabaptistes de Munster est détruite par le fer et par le feu.

Dans certains pays comme l'Angleterre, le monarque prit lui-même l'initiative de la rupture avec Rome et transforma l'Eglise Nationale en instrument docile de sa politique. Par contre, c'est sous le drapeau du Calvinisme que la bourgeoisie livrera ses premières batailles contre la Monarchie. Le Calvinisme supprime tout intermédiaire entre Dieu et l'homme, c'est la doctrine d'une classe qui doit ses succès à l'initiative individuelle et a besoin du cadre de la démocratie pour atteindre son plein épanouissement. Le Calvinisme exige une grande austérité dans les mœurs, austérité qui trouve sa raison d'être dans le labeur acharné et le sacrifice que doit s'imposer la bourgeoisie durant la phase de l'accumulation primitive. Enfin le dogme de la prédestination exprime la foi dans son propre avenir de cette classe qui se croit l'élue de Dieu. Mais l'acquisition des richesses est soumise aux hasards du commerce sur mer, les forces naturelles ne sont encore que partiellement dominées. La théorie de la grâce n'est pas aussi optimiste que le sera celle du progrès, qu'adoptera la bourgeoisie à l'époque de la révolution industrielle. Le Dieu protestant est un Dieu redoutable qui vous relève ou vous abaisse et dispense la fortune ou la ruine.

C'est sous le signe du Calvinisme que la République de Hollande

triomphera du joug de l'empire espagnol, que les Huguenots de France lutteront contre le pouvoir royal, que le parti puritain imposera, en Angleterre, la dictature de Cromwell, en Ecosse, celle de Knox, que les colons américains proclameront pour la première fois à la face du monde les droits de l'homme et du citoyen.

Le catholicisme médiéval, clef de voûte d'une société quasi-immobile, d'un monde replié sur lui-même et reportant la plus grande partie de ses espoirs sur une autre vie, n'aurait pas dû résister, semble-t-il, au bouleversement de la technique et des rapports sociaux, à l'intensification des échanges, à la circulation toujours plus rapide des idées.

Cependant, l'Eglise a toujours fait preuve à travers les siècles, en dépit de son caractère profondément conservateur, d'une incroyable faculté d'adaptation qui lui a permis de changer sans cesser de demeurer elle-même. C'est ainsi qu'elle a su transformer en religion universelle un mouvement d'origine purement juive, liquider la démocratie du christianisme primitif au profit d'une hiérarchie calquée sur celle de l'empire romain dont elle est devenue l'héritière spirituelle. C'est dans ses monastères qu'elle a maintenu, vacillante mais toujours vivante, la flamme de la civilisation à travers de longs siècles de ténèbres. Elle a su transformer les pirates normands en seigneurs féodaux et détourner vers les lieux saints leurs appétits de conquêtes et d'aventures.

Enfin sa suprématie est affirmée, incontestée dans le domaine politique comme dans celui de la culture, du 11e siècle au 14e, où a commencé son déclin. Sa domination sera battue en brèche par les hérésies, les progrès des nationalismes, les grandes découvertes, la renaissance de la culture classique, la réforme. Et c'est à la fois en soutenant les forces contrerévolutionnaires et en réalisant un compromis avec les idées modernes qu'elle parviendra à se survivre dans un monde qui lui est devenu hostile. Les principaux artisans de cette extraordinaire entreprise de réadaptation et de redressement seront les jésuites.

Ignace de Loyola naît en 1491, l'année même où Colomb découvre l'Amérique, un an avant la prise de Grenade qui met fin à la domination des Maures sur l'Espagne. Cadet d'une famille noble, dépourvu de ressources, il adopte le métier des armes. C'est en 1521 qu'éclate la révolte populaire des Comuneros, qui est soutenue par la bourgeoisie naissante. De la défaite de ce mouvement insurrectionnel date l'établissement de la monarchie absolue et le déclin de l'Espagne. François Ier ayant mis à profit la guerre civile pour envahir le territoire espagnol, Loyola est dangereusement blessé au siège de Pampelune. Les douloureuses épreuves que lui fera subir la chirurgie de l'époque, si semblables aux tortures de la Sainte Inquisition, auront une influence décisive sur sa vocation religieuse. Il deviendra soldat de Dieu. Ayant fait vœu de pauvreté, il se mettra à l'étude, après une initiation ascétique au monastère de Monserrat et un pèlerinage en Palestine, et suivra pendant dix ans, dans le plus complet dénuement, les cours des Univrsités de Salamanque et de Paris. Ayant groupé autour de lui ses premiers disciples, il fondera l'ordre des Jésuites et viendra se mettre au service du Souverain Pontife.

Loyola est un esprit sans originalité, mais doué d'une volonté peu commune, comme en témoigne toute sa vie privée. C'est un soldat pour qui il n'existe au monde que deux choses : commander et obéir. (Ce qui retiendra surtout son attention pendant ses années d'université, ce sont les méthodes d'éducation, l'art de façonner des cerveaux conformément

à la règle). Tourné tout entier vers le passé, véritable visionnaire, il met au service d'une conception don quichottesque du monde, son génie pratique, ses hautes qualités de statège, son énergie indomptable.

C'est contre l'ennemi séculaire de l'Espagne, contre l'Islam dont les armées sous la conduite du Sultan, avançaient alors audacieusement jusqu'au cœur de l'Europe, que Loyola pense mener le bon combat. Adversaire implacable pour qui la fin justifie les moyens, il n'hésite pas à emprunter des armes à l'arsenal des suppôts de Satan. C'est ainsi que le modèle de la Compagnie de Jésus, dont on chercherait en vain l'équivalent dans les autres ordres de la Chrétienté, lui a été fourni par les sectes des Derviches, tant orthodoxes qu'hérétiques, qui firent leur apparition dans l'Islam du 12e siècle ; et en particulier par la fameuse société des Haschichins qui se maintint, par tous les moyens avouables et inavouables, comme un dernier ilôt de culture hellénistique dans l'Orient envahi par les Turcs.

Même soumission au grand Maître de l'Ordre, dont la volonté s'identifie à celle de Dieu, même discipline d'armée en campagne, même hiérarchie comportant divers degrés d'initiation. Au sommet, des hommes cultivés, cyniques, le plus souvent sceptiques ou incroyants ; à la base, des agents d'exécution dévoués et aveugles, prêts à recourir aux arguments de l'or et du poignard, à tout sacrifier à la cause de leur ordre : honneur, liberté, conscience, à se dénoncer mutuellement, à se mêler à la vie du monde sans cesser d'agir en toutes circonstances en membres d'une maffia secrète. Il n'est pas jusqu'à la fameuse formule « perinde ac cadaver » qui ne se retrouve dans les règles des sectes musulmanes qui recommandent à leurs membres d'obéir à leur cheik « comme le cadavre entre les mains du laveur de morts ».

Dans une Espagne où, durant des siècles, les religions chrétienne et musulmane se sont affrontées, mais aussi se sont imprégnées l'une l'autre, l'influence de l'Orient sur la formation de l'ordre des Jésuites n'a rien d'inexplicable.

Au cours des luttes contre l'Islam, l'église espagnole, étroite alliée d'une monarchie très chrétienne, avait fait preuve d'une férocité implacable dans la défense de l'orthodoxie. Ce fanatisme qui lui avait permis de se spécialiser de très bonne heure dans la persécution des hérétiques, elle le tournera désormais contre les réformés, les nouveaux ennemis de la religion et de l'ordre. Les empereurs d'Espagne se feront les champions de l'Eglise durant les guerres de religion qui vont ensanglanter l'Europe et que les Jésuites, plus que tous autres ont contribué à fomenter. La Compagnie n'aurait su prospérer que dans une atmosphère de combat. Ceci explique le rôle qu'elle a joué jusqu'au traité de Westphalie qui met fin à la guerre de Trente Ans et aux luttes de la contre-réforme.

Mais si les Jésuites ont permis à l'Eglise de se survivre, ce n'est pas uniquement en se faisant partout les auxiliaires des forces de répression. Chaque fois qu'ils l'ont jugé nécessaire, ils ont fait des concessions à l'esprit moderne. En politique, ils ont su comprendre que la création de puissants états séculiers condamnait la domination sans conteste de l'Eglise. Ils ont été les premiers à distinguer entre l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle du pape. Partout où elle s'est montrée favorable au catholicisme, comme en Espagne ou en Autriche, ils ont soutenu la monarchie. Dans les pays réformés, mettant à profit leur talent de démagogues, ils n'ont pas hésité à s'appuyer sur le peuple, dont ils ont su flatter les superstitions si vivaces aux époques bouleversées. Ils se sont

élevés contre le « droit divin » des rois, théorie grâce à laquelle la monarchie abolue s'efforçait de justifier la suprématie de l'état séculier. Persécutés par les protestants, ils ont résisté par tous les moyens, y compris le régicide.

De même qu'ils ont su agir tour à tour sur l'esprit des peuples et des rois, ils ont cru pouvoir servir à la fois Dieu et Mammon. Suivant l'exemple de Calvin, ils se sont concilié les bonnes grâces des capitalistes et ont absous ceux-ci du péché d'usure, péché mortel aux yeux des vieux théologiens pour qui l'argent était stérile, qui se refusaient même à faire la distinction entre l'usure et l'intérêt. (2)

Dans le domaine de la culture, ils se sont également assimilé les idées modernes, afin de mieux les combattre. S'étant assuré, en matière d'enseignement, un véritable monopole, ils ont greffé la culture classique sur le corps moribond de l'église médiévale. De l'humanisme, dont la conception du monde s'oppose fondamentalement à celle du christianisme, ils ont moins retenu l'esprit que la lettre. Plutôt que de s'accrocher désespérément aux disciplines scolastiques qui, dans un monde en pleine transformation, avaient perdu toute efficacité, ils ont préféré, dans leur enseignement, donner de la culture antique et des découvertes modernes une image appauvrie, dépourvue d'horizons, limitée de partout par les bornes du dogme. Ils ont utilisé au profit du conformisme les instruments de la libération de l'esprit humain.

Compromis avec les pouvoirs politiques, avec le monde de l'argent, avec l'humanisme. Il n'est pas jusqu'à leurs relations avec la papauté qui ne soient basées sur de mutuelles concessions. La société de Jésus a constitué de tous temps, à l'intérieur de l'Eglise, une sorte d'état dans l'état. La puissance des Jésuites a grandi à l'ombre du Saint-Siège, dont ils se sont fait les défenseurs, mais sans jamais cesser de poursuivre les intérêts propres de leur ordre. Le pape ne les aime guère, mais il a besoin d'eux. Pascal pourra flétrir devant l'histoire ces casuistes hypocrites pour leur indulgence envers les pécheurs qu'ils cherchent à tout prix à faire rentrer dans le sein de l'Eglise, il aura beau dénoncer la dégradation morale qu'ils font subir à leur ordre, le pape n'en donnera pas moins tort aux jansénistes dans la controverse célèbre qui oppose la Compagnie de Jésus à la Société de Port Royal.

Les Jésuites seront mis en disgrâce et même dissous en tant qu'ordre (1772-1814), durant la période d'accalmie relative qui sépare les deux grandes étapes de la révolution bourgeoise européenne. Mais les tempêtes de la Révolution française et de l'Empire vaudront un regain d'estime, aux yeux des prélats et des rois, à ces maîtres techniciens de la contre-révolution. Le rétablissement de leur ordre est contemporain de la création de Sainte Alliance et de la Restauration. Alliés au clergé ultramontain, ils travailleront à établir le dogme de l'infaillibité pontificale. Nous les voyons aujourd'hui, liés à Franco, Mussolini et Hitler, défendre les intérêts de la plus noire réaction en répandant à flots le sang des ouvriers et des paysans d'Espagne.

Ridley a su tirer de l'exemple de la Compagnie de Jésus une grande leçon qu'il nous faut mettre à profit. Une équipe d'hommes résolus, refusant d'accepter la soi-disant fatalité du destin, peut à elle seule modifier le cours de l'histoire. Le seizième siècle, avec la création du marché mondial, le vingtième avec le développement du machinisme, sont de gran-

des époques de transition révolutionnaire. De nombreuses conditions techniques et économiques sont désormais réunies pour faciliter le passage d'un type de société basé sur la concurrence et l'exploitation à un autre type de société où règnerait l'harmonie et l'abondance. Mais si le progrès technique rend la révolution possible, il ne la rend point nécessaire. Ceci, les victoires du catholicisme à l'époque de la renaissance, celles du fascisme aujourd'hui le prouvent suffisamment. En l'absence de volonté révolutionnaire, de ce précieux ferment qu'il faut chercher uniquement dans l'esprit humain, la technique et la science peuvent conduire à l'esclavage ou même à la destruction de l'humanité. Car l'adaptation de l'espèce aux transformations historiques peut s'accomplir tout aussi bien dans le sens de la régression que dans celui du progrès. Révolution et contre-révolution sont deux phénomènes complémentaires étroitement liés l'un à l'autre.

Avec le fascisme, nous voyons reparaître sous une autre forme les guerres de religion, la Sainte Inquisition, l'obéissance cadavérique tenant lieu de raison. Et quest-ce que le fascisme, sinon « un effort artificiel pour soutenir un régime social qui s'écroule, dont toutes les possibilités de renouvellement semblent épuisées, à l'aide des béquilles de la dictature et de la répression ». C'est pourquoi les conclusions du livre de Ridley valent la peine d'être citées :

Le progrès humain est conditionné par l'ensemble des données économiques et sociales d'une époque, mais ce progrès n'a rien d'automatique. L'exemple de la Compagnie de Jésus démontre que la volonté, que l'intelligence humaines, mises en œuvre avec persévérance, peuvent retarder aussi bien que hâter l'évolution de l'humanité.

La Société des Jésuites, si l'on se place au point de vue des buts poursuivis, se présente à nous comme la plus audacieuse, la plus réussie des conspirations contre le progrès humain que le monde ait connues ' mais, à ne considérer que l'ingéniosité, elle constitue l'un des plus intelligents et des plus puissants efforts d'adaptation, en vue de l'action, de la volonté humaine, cette faculté maîtresse qui soumet la nature indifférente aux besoins de l'homme et triomphe d'un univers froid et hostile.

Charles VINCENT.

---

(1) The Jesuits, a stredy in Counter-revolution (Secker and Warburg, Londres).

(2) Ceci n'avait d'ailleurs pas empêché les Templiers de jouer en leur temps le rôle de banquiers. Rappelons que les biens des jésuites espagnols, s'élevaient, à la veille de la guerre civile de 1936, à la somme de cent cinquante millions de livres sterling (27 milliards de francs).

LETTRE DE JEAN GIONO AUX PAYSANS

par Edouard PEISSON

Par l'intermédiaire d'un de ses éditeurs, Jean Giono vient d'adresser une « lettre aux Paysans sur la Pauvreté et la Paix. » (Grasset).

Cette lettre doit toucher (Giono le dit) non seulement les paysans français mais encore les paysans allemands, italiens, russes, américains, anglais, suédois, danois, hollandais, espagnols, « **enfin tous les paysans du monde entier** ». Même les japonais.

Et ne soyez pas inquiets. « **Pour ceux qui habitent des pays où l'on n'a pas la liberté de lire ce qu'on veut, nous avons trouvé le moyen de leur donner l'occasion de cette liberté. Ils recevront la lettre et ils la liront ; peut-être en même temps que vous.** ».

Voilà un début qui me paraissait sérieux. Il s'agissait d'une vaste entreprise et le rusé écrivain Bas-Alpin avait pris toutes ses mesures pour que sa lettre ne fût pas interceptée par les polices de Staline, d'Hitler, de Mussolini et autres dictateurs.

Pourquoi fallut-il qu'après lecture de ces lignes, le premier paragraphe me revint à la mémoire ? Je recherchai à la première page, et je relus : « **Oh ! Je vous entends. En recevant cette lettre vous allez regarder l'écriture et, quand vous connaîtrez la mienne, vous allez dire : « Qu'est-ce qui lui prend de nous écrire? Il sait pourtant où nous trouver. Voilà l'époque de la moisson, nous ne pouvons être qu'à deux endroits : où aux champs où à l'aire. Il n'avait qu'à venir.** »

Et je me suis posé quelques questions. Cette lettre, me suis-je dit, est adressée aux paysans du monde entier ; les paysans du monde entier connaissent-ils l'écriture de Giono ? Mais non, me suis-je répondu, puisque je tiens entre les mains un texte imprimé. Bon, mais pourquoi donc Giono a-t-il écrit cette phrase ?

Il a aussi écrit : « Il n'avait qu'à venir. » Aller où ? Au Japon ? En Russie ? En Amérique ?

Je m'en suis voulu d'avoir pris à la lettre ce début. C'est un jeu littéraire, une ficelle, une manière de prendre le lecteur. Mais j'avais perdu confiance. Car s'il y a jeu littéraire au début qui m'assure que ce passage sur la diffusion du livre ne soit pas aussi un jeu ?

La portée du message était donc pour moi singulièrement réduite.

Cependant ces petits trucs d'écrivain mis de côté, j'ai voulu connaître le message lui-même. J'ai lu dix pages, quinze pages, vingt pages. Et de nouveau je me suis arrêté, ayant l'impression de m'être égaré dans un épais brouillard. Pour moi çà n'a pas une grande importance, j'ai l'habitude de lire avec attention, de revenir sur ce que j'ai lu. Mais ce message ne m'est pas adressé. Il l'est aux paysans qui aiment (moi aussi d'ailleurs) la simplicité, la clarté, l'objectivité

Le comprendraient-ils ? me suis-je demandé. Et j'ai relu certaines phrases, des centaines de phrases, confuses, obscures, compliquées d'images et de symboles cachés, et j'en suis arrivé à posséder la certitude que cette lettre adressée aux paysans serait pour eux, telle qu'elle est écrite, inintelligible.

Cependant j'ai décidé de n'attacher à celà que peu d'importance. C'était encore une histoire de forme et tout en trouvant que Giono allait tout de même un peu fort. Il dit : « Vous allez reconnaître mon écriture », et il expédie un texte imprimé. Il dit encore : « Pourquoi ne vient-il pas nous voir ? Il sait bien où nous sommes. » Puis il avoue que sa brochure va inonder le monde entier. Enfin il s'adresse aux paysans et les paysans ne le comprennent pas) je me suis replongé dans le texte.

Il veut donner la raison de la situation catastrophique dans laquelle se trouve le monde entier et il expose le système trouvé par Giono pour sauver les hommes.

Pendant des pages et des pages de

littérature, l'écrivain nous explique comment nous sommes arrivés au bord du précipice. Il a parfois raison, souvent tort. Et, ce qui est plus grave, trop souvent il se satisfait de demi-vérités.

Il a raison lorsqu'il évoque le dépeuplement des campagnes et la vie artificielle des villes.

Il a tort lorsqu'il dit aux hommes: « On vous a appris la violence. » Non, la violence est naturelle. Il se satisfait de demi-vérités en écrivant que seuls les paysans font la guerre.

Mais venons-en à la source de tous nos maux qui est l'argent, nous dit Giono.

D'un côté. écrit-il, il y a le blé que vous paysans produisez. Et pour que la graine semée devienne l'épi, il faut le temps. Il faut aussi le travail. Et pour doubler votre récolte, vous devez ensemencer un champ deux fois plus grand et travailler deux fois plus. Ce qui est très juste.

De l'autre côté, poursuit Giono, il y a l'argent, c'est-à-dire un petit rectangle de papier sur lequel on écrit un certain nombre. Et si l'on veut on imprime sur ce papier un nombre double, ou triple, ou centuple. Ça ne demande pas plus d'effort. Ce papier n'a aucune valeur propre. Ce qui est juste aussi.

Or, votre blé qui est une valeur réelle vous le cédez contre ce papier qui ne vaut absolument rien. Ce qui est un sophisme car lorsque le paysan va à la ville chausser ses quatre gosses, c'est son tour de donner ce papier qui ne vaut absolument rien contre les chaussures qui représentent une valeur réelle.

Mais pour l'instant j'accepte le sophisme et j'admets que le paysan donne son blé et qu'il ne reçoit rien en échange.

Et, dit l'écrivain aux paysans, c'est l'Etat parce que vous êtes de la chair à canon et pour mieux vous tenir qui vous pousse à faire une culture unique et plus vous faites de blé, moins vous touchez.

Eh bien ! Giono se trompe ou bien volontairement il ne dit pas la vérité.

Certes je ne vais pas défendre ce que le Bas-Alpin appelle l'Etat. Mais justement dans cet ordre d'idées, celui-ci a essayé de freiner les paysans. Il existe une loi qui interdit de semer du blé deux années de suite dans la même terre. Mais le paysan est cupide ; le vin se vend-il bien, il arrache ses oliviers (en Provence), pour planter de la vigne. Là encore, l'Etat est intervenu, il a donné des primes à l'oléiculture. (Je suis étonné que Giono n'en fasse pas état, lui qui a touché cette prime) et il interdit les nouvelles plantations de vignes.

Mais passons encore sur cette erreur. (Ça fait tout de même beaucoup d'erreurs depuis le début). Donc d'après Giono l'Etat a roulé le paysan, et maintenant il lui dit : « C'est la guerre. Tu as tout perdu. Donne ta peau. »

Cette question de la guerre est beaucoup moins simple que Giono ne l'expose. La guerre et la paix ne dépendent pas d'un Etat ni d'un homme, mais de l'humanité entière, et elles ne sont pas limitées dans le temps.

Ainsi, il serait puéril de croire qu'en septembre 1938, la guerre et la paix aient seulement dépendu des Quatre de Munich.

Et c'est si vrai que quelques hommes, dont Giono lui-même, travaillent, parfois mal, pour la paix. Pour être juste, je dois dire que ces pages sur la guerre renferment quelques très beaux passages sans bluff ni littérature et qui rappellent l'auteur de Colline, Un de Beaumugnes et de Regain.

Mais j'en arrive à la moëlle même de la lettre, au remède proposé par Giono, à la seule révolution sans violence qui puisse bouleverser la face du Monde.

Il est simple.

« **Le paysan ne doit faire aucun profit. Il faut qu'il sache que désirer le plus petit profit c'est se condamner à mort... La mesure que le paysan ne doit pas dépasser c'est son nécessaire ; le nécessaire de sa famille, le nécessaire de quelques artisans faciles à dénombrer qui produisent à côté de lui les objets indispensables à son travail et à son aisance.** ».

Ainsi l'Etat n'aura plus de réserves de guerre et n'ayant plus de réserves, il ne fera pas la guerre.

C'est vraiment enfantin et c'est déroutant quand on pense que Giono qui est un écrivain réputé, a pris la précaution de nous avertir que son message toucherait tous les paysans du monde entier.

Mais, voyons un peu, est-ce que les paysans russes n'ont pas essayé de faire quelque chose de semblable ? Une répression effroyable n'a-t-elle pas suivi ? Et il n'y a pas qu'un seul moyen de faire travailler les paysans. Il y en a cent. On peut les réduire à la famine en raflant les provisions constituées pour la famille. On peut favoriser les uns au détriment des autres, etc., etc...

Revenons un peu sur ce moyen préconisé par Giono et demandons-nous comment le paysan va rémunérer **ces artisans faciles à dénombrer, qui produisent à côté de lui les objets indispensables à son travail et à son aisance ?** Le fabricant de chaussures par exemple ? En lui apportant des pommes de terre ou du blé ou une épaule de porc, j'entends bien. Mais tous les paysans lui apporteront des pommes de terre ou du blé ou une cuisse de porc. Et ce fabricant de chaussures, lui, de quelle manière va-t-il payer les fournisseurs de peaux ? Et celui-ci le chasseur ? En leur apportant... Oh ! Quelle complication !

Et je n'ai parlé que d'un seul artisan.

Giono lui n'hésite pas. Il veut arrêter l'humanité dans son évolution. Plus d'usines d'avions. Il a raison. Mais tout de même il faudrait encore quelques médecins, des chirurgiens, des instituteurs. Et comment les rémunérer ? Comment leur permettre de travailler dans des laboratoires ? Comment installer ces laboratoires ? Comment fabriquer les sérums ?

Pour faciliter les échanges, il y a plusieurs siècles on a inventé la monnaie. Si le système Giono (et qui a été il y a trois ans le système Upton Sinclair) était appliqué j'affirme que moins d'un an après le paysan lui-même demanderait l'impression de nouveaux billets de banque. Mais, souvenez-vous, le billet de banque ne vaut rien et de nouveau le blé serait échangé contre rien.

La lettre terminée, je me suis demandé pourquoi Giono l'avait écrite. Et tout de suite son utilité m'est apparue. Cette lettre qui contient de fort beaux passages, extrêmement confuse par ailleurs, très juste en deux ou trois endroits et qui contient autant d'erreurs qu'un bouillon de culture renferme de microbes, est l'image de l'œuvre de l'écrivain bas-alpin.

Giono riche d'inspiration manque de poids, de mesure et d'équilibre. Il se saoule de paroles et de mots et se satisfait trop vite.

Mais j'attends le message qu'il doit adresser aux ouvriers.

Edouard PEISSON.

ADOLF HITLER
par Konrad Heiden
(Editions Grasset)

Un livre datant de 1935 mais de traduction française relativement récente. La Biographie débute avec l'enfant Hitler, mauvais élève, hableur, menteur, raté et s'achève sur le récit poignant et terrible des assassinats du 30 juin 1934.

La lecture de ce livre nous paraît bien plus utile que celle du « Mein Kampf » qui, s'il est certainement loin de constituer le bible ou la théorie du National-Socialisme, risque fort de devenir le livre de prière des antifascistes néo - patriotards de la gauche française.

Le livre de Heiden, illustre ce trait particulier à tout état social et à toute économie en décomposition qui permet aux individus les plus médiocres et les plus insignifiants en temps normal de se hisser au faîte de la Société.

Cet élève raté, peut-être juste bon à faire, à l'instar de son père, un gendarme de chef-lieu est en effet né en des temps singuliers.

La vieille Autriche — sa patrie d'origine — craque de toutes parts, une sourde angoisse est née dans le cœur de la petite minorité allemande d'Autriche qui depuis des siècles

domine un vaste empire formé de 12 nationalités différentes. Devant la menace du désastre et de l'écroulement la minorité allemande sent fortement l'attraction de l'Allemagne impériale — force jeune et conquérante — à côté de l'Autriche qui reste plongée dans des formes presque moyennageuses. C'est là que le jeune Hitler puise la première inspiration — la plus solide aussi — d'un nationalisme grand-allemand que la guerre et la défaite ne font qu'exaspérer.

C'est là aussi que naît son antisémitisme. L'Empire autrichien s'il est en effet gouverné par la minorité allemande de Vienne et des provinces allemandes celle-ci ne saurait maintenir autour d'elle les nationalités opprimées si elle ne disposait, dans la minorité juive, d'un auxiliaire précieux et omni présent sur ses territoires. Le jeune Hitler et tous les Autrichiens allemands de sa génération cultivent à l'égard de l'Autriche impériale un sentiment de mépris et de haine qui englobe aussi bien la maison Habsbourg que tous ses auxiliaires et donc les juifs. Et c'est peut-être là tout ce que le jeune Hitler avait appris.

Recalé au Conservatoire — peintre en bâtiment par nécessité, bientôt vagabond et hôte d'Asiles de Nuit, des trésors explosifs de haine, d'envie, de soif de vengeance s'accumulent dans l'âme du futur dictateur.

Il fuit en Allemagne et bientôt c'est la guerre. Hitler apprend la soumission aux galons, l'obéissance aux pouvoirs établis. Il est prêt pour sa mission.

L'après-guerre et Versailles. Misère — crise — échec de la Révolution allemande — échec du communisme — échec des partis démocratiques.

De toutes parts — de toutes les classes, mais en particulier de la petite bourgeoisie intellectuelle, affluent les déclassés privés d'espoir pour l'avenir, mais remplis d'une haine aveugle, et si semblables dans tout leur passé à Hitler lui-même, si bien formés aux mêmes conceptions de nationalisme, d'antisémitisme et de soumission à l'autorité ! Le grand propre à rien devient le prophète !

Il faut lire l'admirable chapitre que Heiden intitule « **De la vie d'un Propre à Rien** » et voir défiler devant soi tout le haut état-major du national - socialisme et de l'Allemagne actuelle. Fous comme le Chef des Ratés de la vie ; toujours à la limite, souvent même au-delà de la limite, de la criminalité vulgaire; mais nombreux, de plus en plus nombreux ; expression accomplie d'une société qui tombe en ruines, c'est leur admirable éducation à l'obéissance et à la soumission qui les désigne à la tâche de sauveurs du régime capitaliste, « Révolutionnaires » ? Oui ! mais seulement avec l'autorisation de M. le Président.

Le Prolétariat s'est avéré incapable de créer son ordre et de faire sa Révolution — la Démocratie bourgeoise s'effondre — l'heure des gangsters a sonné. Chemin faisant et toujours avec un sérieux scientifique absolu Heiden dégonfle un certain nombre de légendes trop universellement acceptées. Celle du courage physique du Führer, celle de sa fidélité, celle de son austérité. Adolf Hitler apparaît bien comme tous ses congénères totalitaires : Intellectuellement médiocre, moralement sans valeur, physiquement lâche.

Un livre qui apprend à beaucoup mépriser.

Paul MIRAY.

LA SCIENCE DES HORMONES
par le Dr Rivoire
(N. R. F.)

On sait — depuis la découverte immortelle de Claude Bernard — que l'organisme dispose d'un certain nombre d'organes (glandes à sécrétion interne) qui déversent dans le torrent circulatoire des substances — appelées hormones — susceptibles d'influencer dans une grande mesure le développement physique et intellectuel de l'individu. L'étude de ces hormones — constamment à l'ordre du jour dès lors — a pris de nos jours un essor considérable. Ce développement contemporain de la « Science des hormones » relève essentiellement de la chimie ; on s'efforce avec de plus en plus de succès d'isoler les hormones et d'en déter-

miner la composition chimique et la préparation.

Les « hormones synthétiques » ouvrent de grands horizons à la médecine en permettant le traitement de maladies considérées pendant longtemps comme incurables ; elles comportent en outre un enseignement philosophique important, en apportant une réfutation de plus aux théories vitalistes qui voient dans la vie la manifestation d'une « force vitale » plus ou moins mystérieuse.

Le livre du Docteur Rivoire, brosse un bon tableau d'ensemble de ce complexe de problèmes que pose aujourd'hui la question des hormones. C'est un livre fort utile et une excellente vulgarisation.

Lucien MARTIN.

LE PAIN DES PAUVRES par Thyde Monnier (Grasset)

Les œuvres de Madame Thyde Monnier, avec des qualités bien personnelles, s'apparentent à celles de Giono. Chacun peut se rappeler « *La rue courte* » et la vigueur et la beauté et la vérité et la profonde humanité de ce livre-là. Maintenant nous avons « *Le Pain des Pauvres* ». Le Pain des Pauvres ? L'amour, « *l'amitié, c'est le pain des pauvres. C'est ce qui leur fait paraître le pain bon, même quand il est dur et qu'y a pas de fricot avec...* »

Résumer *Grand-Cap*, c'est, je le crains, tailler dans la chair vive.

Antoine Desmichels, fils aîné d'un riche paysan, et Arnaude, fille d'un pauvre rémouleur se sont aimés ; ils se sont épousés contre la volonté des Desmichels ; ils ont mené la vie rude des bûcherons, là-haut, sur la pente de Grand-Cap où « *le soleil léger fait une petite pluie de lumière entre les fines ramures des pins. A grands coups de peinture tiède, il lèche les troncs bruns toujours du même côté...* » Ils ont eu trois fils, Joseph, Félicien, Ollivier.

C'est la période maudite. La vie d'*avant* vous ne l'apprenez que par les rêveries d'Arnaude et par ce qu'elle conte à son petit Ollivier. Le mari parti au front en revient assez vite, mais perclus, brisé, il cède à l'arbre qu'il devait surmonter, un jour qu'il faisait une coupe ; Joseph est tué sur le front, le premier mois ; Félicien... disparu.

Ollivier, fort, robuste garçon de douze ans à la déclaration de la guerre, adroit de ses mains, vit ainsi, accomplissant des travaux d'homme, et bercé par l'amour que lui porte la pauvre Arnaude ; cette Arnaude qui pleure sur les trois autres et qui tremble pour celui-ci.

Félicien revient — déserteur — pour la seconde fois — malade — gazé. Il n'en peut plus « *de falloir tuer des gens pour les empêcher de le tuer* ».

En bas de Grand-Cap, réfugié dans un moulin abandonné, protégé par sa mère et par Ollivier, « *toujours se cacher, ça donne le cafard...* » Et une grande faim d'amour le tenaille. Ollivier sera l'intermédiaire auprès de Nine ; Ollivier recevra les confidences ; il fera le guet, pendant les rendez-vous, à cause des gendarmes. Les gendarmes viendront. Ils reprendront Félicien. Il y a là quelques pages, tout simplement atroces : la vieille Arnaude qui défend son petit.

Félicien à l'hôpital, salle des Consignés ; Ollivier disparu... si près et si loin, près de Nine, dont il avait faim, lui aussi, jeune mâle prêt pour l'amour. Arnaude : « *Elle voit tout son vide : Antoine mort, Joseph mort, Félicien si malade, Ollivier parti...* »

Félicien meurt « *juste après cette grosse joie de l'Armistice, qui avait fait croire aux femmes que tous leurs hommes étaient sauvés* ».

Ollivier, bouche amère qui insulte les coteaux chargés de vigne et le blé qui jaillira plus dru, et toutes les sources de joie saine. Ollivier, gosse de seize ans qui faillit devenir marlou et qui sera marin.

Le Pain des Pauvres ? arraché, souillé, piétiné par la guerre... « *Les guerres, qui aurait pu supposer que ça pouvait encore arriver ? On croit que ces choses, ce sont des histoires d'Histoire de France...* »

Je ne voudrais pas d'après cela que l'on pensât qu'il s'agit seulement d'un beau réquisitoire contre la guerre : c'est, avec, la vie humble là-haut, au flanc de Grand-Cap, où le soleil lèche les troncs et où « *la pluie fait son petit bruit régulier sur les dures feuilles des chênes et coule en rigoles sur les troncs rouges des pins* ». La vie, comprenez-vous...

A. TOPEL.

A TRAVERS LES REVUES

COMBAT

A relever dans le numéro de novembre de cette revue d'extrême-droite, dont les prétentions à la largeur de vues dissimulent mal le rabâchage des mythes réactionnaires les plus éculés, un article de Th.Maulnier, sur les résultats de la crise internationale de Septembre. L'auteur, ancien collaborateur de l'**Insurgé**, et qui continue de s'insurger avec la plus grande véhémence contre la possibilité de la révolution européenne, explique avec une louable franchise les raisons de la répugnance des partis de droite à faire la guerre à l'Allemagne. :

« Ces partis, écrit-il, avaient l'impression qu'en cas de guerre, non seulement le désastre serait immense, non seulement une défaite ou une dévastation de la France étaient possibles, **mais encore** (c'est lui qui souligne) **une défaite de l'Allemagne signifierait l'écroulement des systèmes autoritaires qui constituent le principal rempart à la révolution communiste, et peut-être la bolchevisation immédiate de l'Europe.** Il est regrettable, poursuit l'auteur, que les hommes et les partis qui en France, avaient cette pensée, ne l'aient pas en général avouée. Car elle n'avait rien d'inavouable. J'estime qu'elle était une des principales raisons, et des plus solides, sinon la plus solide, de ne pas faire la guerre en septembre 1938 ». Et l'auteur de l'article revendique le droit de tenir compte de ce qu'il appelle les considérations idéologiques », dans l'examen des problèmes internationaux. « L'idéologie », c'est-à-dire la conception que l'on a de la vie et de la société humaines, a les plus grands droits en effet, ce n'est pas nous qui le contredirons là - dessus. Cependant l'idéologie, quand il s'agit de notre auteur, c'est une terreur profonde des transformations révolutionnaires qu'aurait pu engendrer la guerre, et d'abord dans les pays ennemis de la France. D'où justement le refus de les considérer comme ennemis. La solidarité réactionnaire par - dessus tout, telle est à n'en pas douter la loi fondamentale de l'Europe actuelle.

Il est vrai que M. Maulnier, comme tous ses pareils, vieux et jeunes, et pour des raisons trop compréhensibles, serait fâché qu'on pût le convaincre de subordonner trop ouvertement la cause de la France à celle de la contre-révolution. Aussi, demande-t- il ensuite qu'on envisage sans parti-pris l'autre aspect du problème, et que l'on tienne compte du fait que le sort de la France est pratiquement solidaire de celui d'un système politique abborré ; qu'on le veuille ou non, la France risque d'être battue quand la démocratie recule en Europe. D'où un dilemne dont l'intérêt contre - révolutionnaire et l'intérêt national forment les deux termes : « Je veux faire la contre-révolution, donc : A bas la guerre contre Hitler ! Je veux faire la grandeur de la France, donc : A bas Munich ! » Cette honnête position du problème se termine toutefois par une escroquerie, lorsque l'auteur prétend « échapper à ce dilemne » en se décidant purement et simplement en faveur du premier terme, c'est-à-dire de la contre-révolution. Car c'est bien le sens de la conclusion entortillée où il réclame pour la France, en guise de solution, « une transformation intérieure qui mette ses institutions, et la philosophie qui la fonde (**sic**), en accord avec les conditions de sa résistance, de sa vitalité et de sa grandeur nationales ».

C'était bien la peine de simuler tant d'objectivité pour finir par affirmer tout bonnement la prééminence de la contre-révolution sur tout autre intérêt, et bien la peine de feindre tant de franchise pour envelopper ses conclusions du style contonneux des habituelles motions de l'U. R. D. !

Le danger serait pour nous, en présence d'un semblable état d'esprit de la droite, dont l'article en question n'est qu'un échantillon, de nous laisser entraîner à revêtir, comme fait le parti communiste, les vieilles défroques patriotiques que la réaction rejette, de prétendre que le nationalisme est devenu révolutionnaire sous prétexte que ces Messieurs de la droite n'en veulent plus. Puisons bien au contraire dans l'exposé cynique de leurs calculs le moyen de les déjouer. La première réflexion qui s'impose aussitôt, c'est que nous devons tout faire pour que les sacrifices faits par la réaction sur le plan extérieur, en faveur de la contre-révolution lui soient d'un profit nul à l'intérieur. Il faut nous opposer à tout ce qui, sous prétexte de resserrer la communauté nationale, est destiné à restreindre les libertés populaires. Rien à faire pour la fascisation sournoise ou affichée du pays ; rien à faire pour les préludes de la contre-révolution préventive.

En second lieu, et si la guerre éclatait (car rien n'est impossible malgré tout), disons-nous bien qu'elle n'aurait lieu que parce que nos ennemis l'auront finalement cru utile à leurs intérêts. La logique veut donc qu'en pareil cas, nous fassions ce qu'il faut pour que les terreurs attachées dans l'esprit de ces Messieurs à l'hypothèse de la guerre soient confirmées par l'événement.

Bref, en tout état de cause, en guerre comme en paix, nous devons tout subordonner à la révolution comme nos adversaires subordonnent tout à la contre-révolution, et faire en sorte que la transformation révolutionnaire de toute l'Europe vienne résoudre enfin le dilemne véritable, celui de la paix fasciste et de la guerre impérialiste.

P. Bénichou.

LE CRAPOUILLOT

Galtier-Boissière, a publié en Janvier un excellent numéro spécial sur Septembre 1938. Nombreux portraits d'hommes d'Etat et de publicistes, caricatures et photos montrant le déploiement des forces militaires de la France au temps de sa prépondérance, puis des images de l'Allemagne « réveillée », prouvant qu'à l'état de veille, l'Allemagne vit généralement le bras en l'air. Hitler dans son veston mal ajusté ; Daladier gonflant le cou, Lord Runciman et sa dame en bons paysans endimanchés, Goering admirant les revers de son bel uniforme... On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ; il ne doit pas y en avoir non plus pour les photographes.

Excellent article d'Emery : **De l'armistice à l'anschluss.** Raccourci historique objectif. La France hantée par la crainte de voir l'Allemagne renaître de ses cendres, tel le Phœnix mythologique, fait une politique maladroite et sans générosité, d'ailleurs désavouée par ses ex-alliés. Cette politique a pour conséquence le nationalisme allemand renaissant, la mort de la démocratie Weimarienne, puis Hitler. Aujourd'hui, les Georges Dandin de la politique peuvent bien se mordre les doigts. Il n'est plus temps. D'accord avec Emery sur le fond de sa thèse, nous n'en sommes que plus à l'aise pour dire que nous ne communions pas du tout avec lui dans les conclusions pratiques qu'il croit devoir en tirer et que nous ne sommes pas du tout pacifistes à sa façon. Gina Bénichou a très bien exprimé dans le dernier numéro de « **Masses** », notre point de vue. **La Fleur au micro** (Deschamps) — **Panorama de la Presse** (Galtier-Boissière) : chapitres supplémentaires à l'anthologie du bourrage de crânes. « Ils » sont prêts à remettre çà, ceux des salles de rédaction et des studii radiophoniques. Mais la division de Galtier-Boissière : partisans de la conciliation, partisans de la guerre, est un peu arbitraire. Il aurait fallu gratter un peu le vernis pour voir exactement ce qu'il y a dessous. Que voulez-vous, rencontrer Pierre-Etienne, Maurras, Vautel, Le Temps, l'A. F., dans le camp des pacifistes, celà ne nous dit rien qui vaille. **Les Juifs et la Guerre.** Prenant comme critérium l'attitude de quatre écrivains juifs notoires, l'auteur constate que les israelites furent divisés, eux aussi, sur le chapitre de la guerre. La légende de la guerre voulue par les Juifs n'est qu'un argument de polémique. (A notre avis c'est symptôme inquiétant). J. Bernier donne dans **La vérité sur sept.** 38, une bonne analyse du processus historique des jours sombres. Mais qui peut se vanter de savoir « la vérité » ? Il essaie de débrouiller l'écheveau des faits, de déchiffrer la valeur des nouvelles, de définir les manœuvres et de percer le mystère des mobiles des hommes d'Etat. « La « paix est faite ? Oui, pour six mois « au moins. Sous le régime de l'ex« ploitation de l'homme par l'hom« me,.... la paix ne peut pas être « faite. » Ces phrases de Bernier dans un numéro d'où les illusions du « pacifisme intégral » ne semblent pas absentes, se détachent comme un utile avertissement. **Et les oligarchies ?** (R. A. Dior.) Quelques aperçus curieux, mais trop peu développés, sur l'attitude des grandes puissances financières pendant la crise. Il était utile, toutefois, de rappeler que leur rôle fut sans doute très grand, sinon décisif. Cela caractérise la nature de la « paix de Munich. ». Un deuxième article d'Emery : **Le chemin de la paix.** Il est vain de songer, dans l'immédiat, à sauver la paix par les seules méthodes de la lutte des classes. (Sans plus attendre, disons que cette phrase d'Emery semble être la clef de voûte de toute sa thèse « pacifiste ».) Que faire ? Dire aux gouvenants : « Faites la paix par tous les moyens dont vous disposez. » (A quoi Bernier a répondu : « La paix ne peut pas être faite ; l'illusion des pacifistes est de croire le contraire. ») De la bonne volonté des gouvernants, Emery espère l'arrêt de la course aux armements (!), puis « l'entrée dans la voie descendante du désarmement. » L'auteur qui ironise avec raison sur les illusions des croyants de la S. D. N. et de la sécurité collective n'a-t-il vraiment rien de mieux à nous offrir que ces nouvelles illusions ?

Jacques PERDU.

RÉVISION

Revue d'Etudes Révolutionnaires

« Réformisme, bolchevisme, syndicalisme, anarchime, sont des doctrines dont les dogmes ne sont plus entiers pour aucun militant. Il est temps de **réviser** l'ensemble de nos conceptions socialistes et révolutionnaires par une étude fraîche de la réalité d'hier et d'aujourd'hui. » La revue n'a pas failli à la tâche que lui traçait ainsi son manifeste de parution. Les cinq numéros parus ont publié des articles également indépendants envers les idées et organisations ordinaires du monde ouvrier. C'est un signe des temps que **Révision,** faite par des jeunes, pour des jeunes, dans un esprit résolument nouveau, vive difficilement et ne reçoive pas toute l'attention qu'elle mérite. Il est pourtant évident que le mouvement ouvrier vit sur un vieux fonds idéologique qui ne répond plus aux événements et que la constatation devrait s'imposer à tous les socialistes objectifs d'une révision et d'une rénovation nécessaires. **Masses** suivra l'activité de **Révision,** avec sympathie et intérêt.

Signalons au sommaire du dernier numéro : L'école laïque et républicaine (Ch. Carlier), Le sacrifice d'Abraham (Luc Daurat), et, en particulier l'importante étude de notre ami J. Coffinet sur « la mission du prolétariat », qui soulève des problèmes très graves et mérite qu'on la discute.

R. L.

ESSAIS et COMBATS

Où va le syndicalisme ? (Emery.) L'auteur ne répond pas, mais n'en pense pas moins. Il ne croit pas que la minorité de Nantes puisse le redresser. (On parle beaucoup de redressement. Appliqué au syndicalisme, quelle signification faut-il donner à ce terme ? Chacun veut « redresser à sa façon. Emery veut-il re-

venir au syndicalisme dit pur? Dans ce cas, ce serait changer un cheval borgne contre un aveugle.) L'auteur ne croit ni à l'indépendance, ni au pacifisme, ni à la combattivité de la C. G. T, d'après Nantes. Nous non plus. J'ai peur, termine-t-il, que le syndicalisme n'en soit aux combats d'arrière-garde.

Les nouvelles données du problème colonial dans l'Empire français. (Simone Weil), Article excellent et courageux sur la question coloniale. L'auteur examine le problème de l'émancipation des colonies. Liberté octroyée par la nation colonisatrice : peu probable. Révolte victorieuse : difficile à concevoir, même si la nation colonisatrice est « occupée » ailleurs ; la nation colonisée aurait alors à redouter les ambitions des autres pays. Troisième solution : que le peuple colonisateur apporte vraiment la civilisation, qu'il collabore, qu'il fasse du colonisé un ami et non un sujet. Politique qu'il n'est peut-être plus temps pour la France de faire. Cette analyse de Simone Weil peut heurter les idées de ceux qui sont habitués à ne concevoir la libération des colonies que sous l'angle de la révolte nationale, sans se demander si cette révolte serait vraiment libératrice et profitable à la masse du peuple colonisé. Nous pensons que la solution de Simone Weil, si elle n'est valable que pour un temps, pourrait être progressive pour les peuples coloniaux. Mais la bourgeoisie capitaliste sera-t-elle assez intelligente pour comprendre ? Sans trop y croire, nous pouvons admettre que la compréhension s'acquiert parfois sous la pression des faits.

La situation intérieure de l'Espagne (Lucien Weitz). — Excellent document sur la question. Il serait imprudent de résumer cet article : nous en conseillons la lecture. L'auteur définit en particulier ce que signifie la médiation et quelles forces capitalistes s'agitent derrière cet écran.

D'autres articles de polémique intérieure indiquent que Munich, le problème de la paix, la grève du 30/11, ont produit dans l'équipe rédactionnelle des divergences, comme dans presque tous les noyaux révolutionnaires.

Jacques PERDU.

SEPTEMBRE 38

Numéro spécial du Crapouillot,

en vente partout. 15 francs.

Imprimerie spéciale de « MASSES ». *Le Gérant* : J. THOMAS.

En camaraderie par des ouvriers syndiqués

Notre Librairie

Commandez à « Masses » tous les livres dont vous avez besoin. Nous vous les ferons parvenir au prix d'édition, franco de port. Vous aiderez votre revue par ce moyen.

Henri Poulaille : Les Rescapés (24 Frs.).
André Gide : Retour de l'U. R. S. S (9 Frs.).
Retouches à Retour de l'U. R. S. S.). (9 Frs.).
Félicien Challaye : Souvenirs sur la Colonisation (9 Frs.).
Neel Doff : Une fourmi ouvrière (10 Frs.).
Thyde Monnier : Le pain des pauvres (18 Frs). — Grand Cap (18 fr.)
Ciliga : Au pays du grand mensonge (28 Frs.).
Alain : Avec Balzac (15 Frs.).
Les Saisons de l'Esprit (22 Frs.).
Van Gogh : Lettres (40 Frs.).
Marcel Martinet : Culture Prolétarienne (15 fr.).
Edouard Peisson : Le Voyage d'Edgar (24 fr.)
Elie Halévy : l'Ere des tyrannies (30 Frs.).
Bertrand Russel : Histoire des Idées au XIXe siècle. (58 Frs.).
Nicolaïevski : Karl Marx. (30 Frs.).
Horrabin : Précis de Géographie économique. (9 Frs.).
Alexandre et Staub : Le Criminel et ses Juges. (20 Frs.).
Frédéric Chopin : (Grasset). (10 Frs.)
Maurice Ravel : (Grasset). (10 Frs.).
Marc Bernard : Les Journées Ouvrières des 9 et 12 Février 1934. (5 Frs.).
Alice Balint : La vie intime de l'Enfant. (16 Frs 50).
Jean Giono : Refus d'Obéissance (7 Frs 50.).
M. Matveev : Les Hommes du 1905 russe. (12 Frs).
Chpilevski : Copains. (10 Frs 50).
Plekhanov : Le matérialisme militant. (12 Frs).
Engels : Ludwig Feuerbach (10,50).
Aline : Lénine, à Paris. (9 Frs 50.).
Herman Gorter : Réponse à Lénine (4 Frs.).
Louzon : L'Economie capitaliste : (12 Frs.).
Souvarine : Staline. (36 Frs.).
Wullens, Serge, Rosmer : L'assassinat d'Ignace Reiss. (7 Frs.).
Trotsky : La Révolution trahie. (20 fr.). Les crimes de Staline (20 fr.)
Victor Serge : Destin d'une Révolution. (18 Frs.).
Joaquin Maurin : Révolution et contre-révolution en Espagne : (15 Fr)

LIVRES REÇUS

dont « Masses » rendra compte

Ciliga : du pays du grand mensonge (N. R. F.).
Yvon : L'U. R. S. S., telle qu'elle est. (N. R. F.).
André Maurois : Chateaubriand (Grasset).
Lavedan : Géographie des Villes (N. R. F.).
Jorge Icaza : La Fosse aux Indiens (E. S. I.).
Jean, Paul Sartre : La Nausée (N. R. F.).
Bertrand Russel : Histoire des Idées au XIXe siècle). (N. R. F.).
Jean Desart : Rénégat : (Labor).
F. Dallet : Les Pieds du diable (Denoël).
Henri Poulaille : Les Rescapés (Grasset).
Edouard Peisson : Le Voyage d'Edgar (Grasset).
G. Bachelard : La psychanalyse du feu (N. R. F.).
Maurice Leenardt : Gens de la grande Terre (N. R. F.).
Lénine : Cahiers sur la dialectique de Hegel (N. R. F.).
A. Paraz : Les repues franches (Denoël).
V. Calas : Foyer d'incendie (Denoël).
P. Dominique : Voulez-vous mourrir ? (Stock).
Selma Lagerlôf : Mon Journal d'Enfant (Stock).